

JOACHIM MURAT,

DRAME HISTORIQUE EN QUATRE ACTES,

ET NEUF TABLEAUX,

PAR MM.

BENJAMIN, THÉODORE N^{*} ET ALEXIS,**

MUSIQUE DE M. ADRIEN, BALLETS DE M. BLACHE,

MISE EN SCÈNE DE M. GRANDVILLE,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE,

LE 12 FÉVRIER 1831.

PRIX : 2 FRANCS.



PARIS,

QUOY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

AU MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DE THÉÂTRE

boulevard Saint-Martin, n° 18.



1831.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

MURAT.....	M. FRANCISQUE.
LE SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE.....	M. BOISSELOT.
BALTHAZARD.....	M. EUGÈNE.
PAULIN PAOLUCCI.....	M. CONSTANT.
IÉGER PIGNOET.....	M. PAUL.
L'ABBÉ CHAUVIN.....	Mlle. LAURE.
LE PORTIER DU SÉMINAIRE.....	M. ROCHER.
ROSALIE.....	Mlle. IRMA.
SAINT-CHAUMONT.....	M. CUDOT.
DUCOUDRAY.....	M. ALERME.
LE MARQUIS, lieutenant.....	M. AUGUSTE.
LAFLORE.....	M. BELFORD.
HUSSARD, N° 4.....	M. ROYER.
HUSSARD, N° 6.....	M. ALPHONSE.
UN MINISTRE NAPOLITAIN.....	M. WELCHE j ^e .
UN SEIGNEUR.....	M. BOURGEOIS.
UN HUISSIER.....	M. MILOT.
1 ^{er} LAZZARONI.....	M. AUGUSTE.
2 ^{me} LAZZARONI.....	M. THÉODORE.
3 ^{me} LAZZARONI.....	M. ALEXANDRE.
UNE MARCHANDE DE MACARONI.....	Mlle ADELE.
UNE MARCHANDE DE PASTÈQUES.....	Mlle. SOPHIE.
HUDSON-LOWE, gouverneur de Caprée.....	M. MILET.
EUGÈNE, vice-roi d'Italie.....	M. CULLIER.
LORD BENTICK, ambassadeur d'Angleterre.....	M. WELCHE aîné.
UN VIEIL OFFICIER.....	M. BOURGEOIS.
LE MARQUIS DE RIVIÈRE.....	M. JOLY.
SON AIDE-DE-CAMP.....	M. ROCHER.
UN VIEUX CAPITAINE.....	M. BELFORD.
TRESTAILLONS.....	M. CONSTANT.
UN BRIGAND.....	M. FRANÇOIS.
JEANNE, vieille servante.....	Mad. PALMYRE.
TRENTA-CAPELLI, commandant des légionnaires de Pizzo.....	M. WELCHE aîné.
JÉRONIMO, { pécheurs..... }	M. THÉODORE.
PIÉTRO, {	M. AUGUSTE.
PERNICE.....	M. BOURGEOIS.
STRATTI.....	M. WELCHE j ^e .

JOACHIM MURAT,

DRAME HISTORIQUE EN QUATRE ACTES.

PERSONNAGES DU PREMIER TABLEAU.

LE SUPÉRIEUR.
L'ABBÉ MURAT.
L'ABBÉ BALTHAZARD.
L'ABBÉ CHAUVIN.
LÉGER PIGNOLET, tailleur.

PAULIN, commis de Balthazard.
ROSALIE, jeune fille enlevée
par l'abbé Murat.
LE PORTIER DU SÉMINAIRE.

La scène se passe dans un séminaire, à Toulouse, en 1787.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU.

LE SÉMINAIRE.

Le Théâtre représente le réfectoire du séminaire. — Au lever du rideau, les séminaristes se lèvent de table et finissent les grâces.



SCÈNE PREMIÈRE.

LE SUPÉRIEUR, L'ABBÉ BALTHAZARD, ET AUTRES
SÉMINARISTES.

TOUS LES SÉMINARISTES.

Amen!

LE SUPÉRIEUR.

Je n'ai pas encore vu aujourd'hui l'abbé Murat... Est-ce que son indisposition aurait eu des suites?...

CHAUVIN.

Mon père, j'ai frappé à la porte de sa chambre, il n'a pas répondu, et, craignant de troubler son sommeil, je n'ai pas osé insister.

LE SUPÉRIEUR.

Vous avez bien fait, l'abbé, je veux y aller moi-même...
Que je ne vous retienne plus, mes frères.

(*Tous les séminaristes se hâtent de quitter le réfectoire, à l'exception de Balthazard qui reste le dernier, et dit à voix basse au supérieur.*)

BALTHAZARD.

Mon père, je voudrais bien vous dire deux mots...

(*Il attend que tout le monde soit parti.*)

SCÈNE II.

LE SUPÉRIEUR, L'ABBÉ BALTHAZARD.

LE SUPÉRIEUR.

Nous voilà seuls, qu'avez-vous à m'apprendre ?

BALTHAZARD.

Vous m'avez dit, mon père, que ce n'était pas un péché que d'épier les actions d'autrui, lorsqu'elles étaient blâmables, pour les rapporter à ses supérieurs...

LE SUPÉRIEUR.

Bien loin de là, mon frère, ce sont des indulgences que vous gagnez... Je vous écoute.

BALTHAZARD.

Ce n'est pas que je veuille dire du mal d'un de mes frères... Nous avons tous nos défauts... moi-même, je ne suis pas parfait. Mais qu'un jeune homme de rien, que le fils d'un petit aubergiste du Languedoc, que l'abbé Murat, enfin, reçu par protection dans cet asile pieux, ose faire des choses qui seraient à peine tolérables de la part d'un duc et pair...

LE SUPÉRIEUR.

Vous m'inquiétez... A quoi tend ce préambule ? de quoi peut s'être rendu coupable cette mauvaise tête ? car je sais bien que c'est une mauvaise tête. Voyons, pensez moins et parlez davantage.

BALTHAZARD.

Vous l'exigez ?

LE SUPÉRIEUR.

J'ai hâte de savoir ce qu'a fait cet abbé.

BALTHAZARD, *bas et d'un air contrit.*

Il a enlevé une femme!

LE SUPÉRIEUR.

Une femme!

BALTHAZARD.

Une jeune fille...

LE SUPÉRIEUR.

C'est le démon avec toutes ses impuretés!... Une jolie fille?

BALTHAZARD.

Charmante! C'est la petite Rosalie.

LE SUPÉRIEUR.

La petite de cette fruitière, qui demeure rue Saint-Rome, auprès de la place du Capitole?

BALTHAZARD.

Oui, mon père... Vous la connaissez?

LE SUPÉRIEUR.

Oui, oui, oui... une très-jolie brune, qui a des yeux... des grands yeux noirs... et l'abbé Murat a osé?...

BALTHAZARD.

Plus encore, mon père, il l'a conduite ici.

LE SUPÉRIEUR.

Ici! dans cette maison!... Etes-vous bien sûr, l'abbé, de ce que vous avancez là?

BALTHAZARD.

Mon père... j'ai passé une demi-heure l'œil au trou de la serrure... D'abord, je n'ai vu que deux soutanes qui causaient ensemble... ça me surprenait bien un peu; mais enfin, quand elles se sont levées, j'ai reconnu, sous le sacré costume, une fillette aux grands yeux, comme vous le disiez tout-à-l'heure... et cette fillette est l'indisposition qui retient depuis deux jours l'abbé Murat dans sa chambre.

LE SUPÉRIEUR.

Quel scandale!... scandale abominable!... N'en dites rien encore cependant... Je ferai conduire d'abord cette jeune fille chez moi jusqu'à nouvel ordre, jusqu'à ce que ses parens la réclament. L'abbé, vous avez de l'esprit et de l'adresse, c'est vous que je charge de ce soin.

BALTHAZARD.

Mon père, j'accepte avec humilité cette marque de confiance.

LE SUPÉRIEUR.

Dans mon séminaire! un ravisseur!... (*A part.*) J'ai souvent remarqué la taille élancée de cette petite... O Jérusalem! Jérusalem!... (*A l'abbé.*) N'oubliez pas que je l'attends... J'aime mieux cela ; nous verrons après... (*Il sort.*)

SCÈNE III.

L'ABBÉ BALTHAZARD, *seul.*

N'oublions pas que l'abbé Murat a une poigne solide... C'est de l'essai qu'il m'en a fait faire, que je me venge... Il s'est permis de me traiter d'hypocrite!... Il faudrait tâcher de l'attirer de ce côté, pendant que j'irai dans l'arche dénicher la colombe, qui se permettait de me traiter de corbeau, quand j'entrais lui marchander des oranges... Ils me paieront le tout ensemble.

SCÈNE IV.

L'ABBÉ BALTHAZARD, LE PORTIÈR DU SÉMINAIRE.

LE PORTIÈR, *sans se faire voir.*

Monsieur l'abbé Balthazard!... on demande l'abbé Balthazard!

BALTHAZARD.

Me voilà ! me voilà , par ici ! Qui est-ce qui me demande ?

LE PORTIÈR.

Un militaire , votre cousin , qui veut aussi parler à l'abbé Murat.

BALTHAZARD.

Je n'ai pas de cousin militaire.

LE PORTIÈR.

Ma foi, arrangez-vous ensemble... Tenez, le voici avec l'abbé Murat, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire sortir de sa chambre. (*Il sort.*)

BALTHAZARD.

Ah ! tant mieux !

SCENE V.

L'ABBÉ BALTHAZARD, PAULIN, L'ABBÉ MURAT.

BALTHAZARD.

Que vois-je ? Paulin !

PAULIN.

Tiens, cousin, je t'apporte une lettre de ton père.

MURAT.

Dieu ! que cet habit là lui va bien ! Quelle différence avec nos robes noires !... Eh bien ! vous ne vous embrassez pas ?...
(Il les pousse dans les bras l'un de l'autre.) Eh ! allez donc...
 à la bonne heure !

BALTHAZARD.

Vous, mon cousin, en hussard !... Je n'en reviens pas !

MURAT.

Je voudrais bien me voir à sa place !

PAULIN.

Je te la céderais bien volontiers, et avec mon habit, pour ta soutane.

MURAT.

Voilà comme on n'est jamais content.

PAULIN.

Je me sens gêné sous ce déguisement militaire.

MURAT.

Mais alors pourquoi l'as-tu pris ?

PAULIN.

Dis donc pourquoi on me l'a fait prendre ?... Mon père, vieux militaire, comme vous savez, à qui je demandais la permission d'entrer dans les ordres, m'a répondu : « qu'un bon » citoyen devait son bras à son pays, plutôt que sa langue, et » que je ferais mieux de sabrer les ennemis de l'état que de » marmoter du latin. » Et là-dessus, il m'a pris par le bras, m'a conduit chez le colonel de Royal-Cravatte, m'a fait signer un engagement, m'a donné sa bénédiction, en me souhaitant bien du plaisir, et me voilà... »

MURAT.

Et tu te plains ?

PAULIN.

Sans doute ! moi qui redoute la moindre fatigue, qui ai toujours des rhumes... je n'aurai pas le temps de me soigner à

l'armée, et puis, il faut se lever de si grand matin!... et j'aime tant à dormir!... Ah! mes bons amis! je succombe rien qu'à l'idée des dangers que je peux courir!

BALTHAZARD.

Pauvre cousin! (*A part.*) J'ai bien envie de profiter du moment qu'ils sont ensemble à causer, pour rendre ma visite à la petite fruitière... (*Haut.*) Je vais te revoir, Paulin, je ne te fais pas mes adieux; mais notre supérieur vient de me faire dire d'aller le trouver, et je ne puis pas le faire attendre; je te laisse avec l'abbé Murat. (*En sortant, à part.*) Si je ne réussis pas cette fois, j'aurai bien du malheur. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

L'ABBÉ MURAT, PAULIN.

MURAT.

Paulin, marche donc un peu, que je voie ta tournure.

PAULIN.

Ah! ne m'en parle pas.

MURAT.

Ne sois donc pas timide comme ça... Allons, remue-toi... (*Paulin marche gauchement.*) Dieu! que tu me parais gauche! Avec cet habit, moi, je marcherais tête haute, et non pas les yeux baissés... Voyons, tire ton sabre... il a le fil?

PAULIN.

Non, pas encore... j'attends... C'est que sais-tu bien... on pourrait se blesser sans le vouloir...

MURAT.

Tu as peur... Ah! le joli soldat!... Ah! voyons, il n'y a personne, prête-le moi. (*Il prend le sabre en disant :*) Mais donne donc! (*Il tire le sabre.*) A la bonne heure! ça pèse cela, on sent qu'on tient quelque chose. V'lil! v'lan!... chargez!... en avant!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LÉGER, un paquet sous le bras.

LÉGER.

Eh bien! prenez donc garde

(9)

MURAT.

Ah! mon dieu! quelqu'un...

LÉGER.

Tiens, c'est vous, monsieur l'abbé Murat?

MURAT.

Oui... c'était seulement pour voir...

LÉGER.

Pour voir?... vous avez manqué de me crêver un œil... Comme vous maniez cela!... Pour peu que vous y alliez de même, quand vous jeterez de l'eau bénite, vous ferez prendre des bains complets à vos ouailles... mais c'est pas de cela qu'il s'agit... Je vous apporte ce que vous savez bien... Vous voyez que je suis exact... voilà sept heures qui sonnent à Saint-Etienne.

PAULIN.

Sept heures!... Ah! mon dieu! ils vont me mettre à la salle de police... J'arriverai après la retraite... Tu vois comme c'est amusant, l'état militaire; on ne peut pas seulement rentrer à l'heure qu'on veut à la caserne. Tu feras mes adieux à Balthazard, entends-tu? Adieu, l'abbé...

MURAT.

Adieu, pauvre Paulin, porte-toi bien.

PAULIN.

Je te promets que s'il m'arrive jamais quelque chose, cela ne sera pas de ma faute. Adieu! (*Ils s'embrassent.*)

SCÈNE VIII.

L'ABBÉ MURAT, LÉGER.

LÉGER.

Ah! dieu! le drôle de soldat que ça fait! à peine s'il ose marcher... on dirait qu'il est gêné dans ses culottes... Il est vrai qu'on les fait si mal aujourd'hui, les culottes, et puis ça vous étrangle... La civilisation est bien arriérée pour les culottes!

MURAT.

Tu n'as dit à personne que je t'avais commandé une nouvelle soutane?

LÉGER.

Tiens, et pourquoi donc que j'en aurais parlé?... Pour qui
Joachim Murat.

prenez - vous alors Pierre - Roch - Léger Pignolet?... Les tailleurs sont comme les confesseurs... pour la discrétion et le coup-d'œil.

MURAT.

Donne-moi mon paquet.

LÉGER.

Votre paquet? le voilà... Ah! non... j'allais faire de la belle ouvrage... Ceci, c'est un costume de grand seigneur espagnol, pour un danseur de corde qui débute ce soir au grand théâtre.

MURAT.

Montre-le moi?

LÉGER.

Mon beau costume? pour que monsieur le supérieur vienne me dire que je donne des idées mondaines.

MURAT.

Il ne viendra pas... Ah! j'aime tant un beau costume, même en image... Allons, je t'en prie.

LÉGER.

Puisque vous le voulez. (*A part.*) Diable d'abbé Murat, est-il original! (*Haut.*) Tenez, êtes-vous content?

(*Léger lui montre l'habit.*)

MURAT.

Ah! que c'est beau! Dire que je ne pourrai jamais...

LÉGER.

En porter un pareil... Je le crois bien, à moins cependant que les costumes d'abbés ne changent, et encore je doute qu'on mette jamais autant de paillettes à une soutane... Hein! comme ça reluit; mais il faut voir cela sur une corde roide, sans balancier... Aussi j'irai ce soir voir débiter mon ouvrage, et l'applaudir!... il en aura, des claques, cet habit-là!... Allons, rendez-le moi... Eh bien! il ne m'entend pas.

MURAT, regardant l'habit.

C'est comme cela que j'en ai rêvé un.

LÉGER.

Monsieur l'abbé Murat, mon habit s'il vous plaît?

MURAT.

Comme cette toque sieraient bien, avec ses grandes plumes blanches... Ah! je n'y tiens pas, il faut que je l'essaie.

LÉGER.

Eh-bien! qu'est-ce qu'il fait? il met ma toque.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE SUPÉRIEUR.

LE SUPÉRIEUR.

Courage, monsieur l'abbé.

MURAT, *retirant sa toque.*

Le supérieur ! Ah ! je joue de malheur aujourd'hui.

LE SUPÉRIEUR, *à Léger.*

Je vous avais défendu d'apporter ici des costumes mondains.

LÉGER.

Mais, mon père...

LE SUPÉRIEUR.

Pas de réflexions, sortez.

LÉGER.

Eh bien ! je m'en vas... (*A part.*) Il faut pas tant la vanter, la pratique... Comme c'est gaie, toujours du noir ; ça vous brouille la vue.

LE SUPÉRIEUR.

Vous m'avez entendu ?

LÉGER.

Très bien, et ça me fait plaisir, parce que j'en ai assez comme ça. A l'avenir, je ne travaillerai plus que pour les théâtres ou les régimens.

LE SUPÉRIEUR.

Faites ce que vous voudrez, mais gardez - vous de ne jamais remettre les pieds ici.

LÉGER.

Jamais... je vous demande bien pardon ; je reviendrai encore une fois pour vous apporter mon compte... Adieu, monsieur l'abbé Murat..... Mon Supérieur, je suis bien votre inférieur.

MURAT.

Je vais avec vous. (*Au Supérieur.*) Je lui dois aussi quelqu'argent. (*Léger sort.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, *excepté* LÉGER.

LE SUPÉRIEUR.

Restez, monsieur l'abbé, j'ai à vous parler ; on soldera le tout

à la fois... Monsieur l'abbé, depuis quelque temps votre conduite au séminaire y a porté le trouble et le mauvais exemple.

MURAT, *à part.*

Ah! mon dieu! saurait-il?...

LE SUPÉRIEUR.

Avant d'avoir recours à des châtimens qui répugnent à mon cœur, j'ai voulu vous entendre, pour obtenir de vous un aveu, qui peut seul vous mériter mon indulgence.

MURAT, *à part.*

Personne que moi ne possède mon secret... (*Haut.*) Mon père, il est possible que le démon, depuis quelque temps, ait eu plus de prise sur ma faiblesse... Dans ces longues heures d'oisiveté, que la maladie prolonge encore, les mauvaises pensées se glissent, comme le serpent tentateur... dont vous nous parliez... je ne me rappelle plus quel jour... Si j'ai péché par paroles, par action, par omission, je suis tout disposé à en demander pardon à Dieu, et à vous, mon père... *Confiteor, mea culpa! mea culpa!*

LE SUPÉRIEUR.

Mea culpa, mea culpa, vous êtes un hypocrite; si vous croyez me dérouter par ces simagrées. Monsieur l'abbé, je vous le répète, un aveu plein et entier... Vous devez savoir...

MURAT, *s'emportant.*

Je veux bien que le diable m'emporte si je sais...

LE SUPÉRIEUR.

Comment, que le diable vous emporte!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ROSALIE, L'ABBÉ BALTHAZARD, L'ABBÉ CHAUVIN, SÉMINARISTES.

VOIX, *au-dehors.*

Grâce! laissez-moi! laissez-moi! grâce! grâce!

ROSALIE, *se jetant dans les bras de Murat.*

Défendez-moi!

BALTHAZARD, *se rangeant du côté du supérieur.*

Mon père, ils m'assomment.

CHAUVIN.

C'est un misérable! un dénonciateur! un espion! Nous l'avons surpris forçant la serrure de la chambre de l'abbé Murat.

MURAT.

Comment, scélérat!

ROSALIE.

Il voulait m'emmener malgré moi chez le supérieur.

MURAT.

Comment, mon père? vous qui me faisiez une si belle morale tout-à-l'heure.

LE SUPÉRIEUR.

Silence!... Je connaissais, Monsieur, votre conduite abominable... vous en subirez la peine; vous allez être conduit au cachot.

MURAT.

Oui, comptez là-dessus.

ROSALIE.

Eh bien! et moi, qu'est-ce que je vais devenir?

LE SUPÉRIEUR.

Vous, mon enfant? vous resterez auprès de moi, jusqu'à ce que.....

MURAT, *les séparant.*

Par notre seigneur, il n'en sera rien.

LE SUPÉRIEUR.

L'abbé, j'emploierai la force, si vous m'y contraignez.

MURAT.

Oui, c'est comme ça... Eh bien! nous allons voir; nous vous montrerons que nous sommes des hommes, malgré nos soutanes.

LE SUPÉRIEUR.

Rébellion ouverte!... Misérables! vous voulez donc appeler sur vos têtes la colère du ciel?

BALTHAZARD, *bas.*

Et de la maréchaussée... elle est à deux pas.

MURAT, *lui donnant une tappe.*

Va donc la chercher..... Et vous, mon père, partez, ou sinon.....

LE SUPÉRIEUR.

Je pars, mais vous allez me revoir..... Malheur à ceux qui imiteront son exemple!... Il en est temps encore, que les bons esprits me suivent.

(*Il sort deux ou trois séminaristes plus timides.*)

SCENE XII.

LES MÊMES, *excepté* L'ABBÉ BALTHAZARD ET LE SUPÉRIEUR.

ROSALIE.

Ah! mon dieu, qu'est-ce qui va donc nous arriver?

MURAT.

Ne pleure pas, Rosalie... Non, je voulais dire... ne pleurez pas, Mademoiselle... Messieurs, vous voyez une victime, une hérétique que je cherchais à ramener à notre sainte religion; mais ce n'est plus de cela qu'il s'agit, il faut nous défendre... On va nous assiéger... mettons-nous en mesure de résister... je me nomme votre général... Voyons, qu'on barricade la porte avec les bancs du réfectoire, les tables, (*On exécute ce qu'il dit.*) bien... Chauvin, tu commanderas la fenêtre de droite... L'abbé Fluet, celle de gauche... Allez me chercher dans l'armoire, toute la batterie de cuisine; les verres, les assiettes, les soupières, tout est bon pour écraser un ennemi... Démolissez-moi le poêle aussi.

ROSALIE.

Eh bien! et moi, qu'est-ce que je ferai?

MURAT.

Tu soigneras... Vous soignerez les blessés; il n'y a rien comme la main d'une jolie femme pour adoucir les souffrances.

CHAUVIN.

Est-il galant, l'abbé Murat!

MURAT.

Je suis militaire pour le quart-d'heure. Vous êtes tous à vos postes?

TOUS.

Oui!

CHAUVIN, *qui regarde à la fenêtre.*

Voici la maréchaussée!

MURAT.

Attention... Vos armes sont-elles prêtes?

TOUS.

Oui!

MURAT.

Au commandement de chargez, vous lâcherez tout!... (*On frappe à la porte du fond.*) Chargez! bon, courage, à moi! regardez, je vais coiffer le supérieur. (*Il jette la soupière.*)

TOUS.

Bravo!

MURAT.

Je ne l'ai pas manqué, j'espère qu'il est dans la soupière.

CHAUVIN.

Ils reculent!

MURAT

Continuons! (*Ils jettent par la fenêtre tout ce qu'ils ont.*)

CHAUVIN.

Nous manquons de munitions!

MURAT.

Ah! diable!

CHAUVIN.

Ils reviennent! les portes vont tomber.

ROSALIE.

Ah! mon dieu! ils vont m'envoyer au couvent, c'est sûr.

MURAT.

Et moi, au cachot. Si nous pouvions fuir?

CHAUVIN.

Eh bien! par cette fenêtre, elle donne sur un cul de sac. (*Il regarde.*) On n'y a pas pensé, personne ne passe.

MURAT, à Rosalie.

Oseras-tu sauter par un premier étage?

ROSALIE.

Je ferai tout pour ne pas être enfermée.

MURAT.

En ce cas, donnez-moi la nappe... Bien, je vais vous montrer le chemin. (*Il descend.* Ne crains rien, je reviendrai après.

CHAUVIN.

A vous maintenant, jolie fugitive... mais un baiser avant de partir.

TOUS.

Oui, oui, un baiser!

ROSALIE.

Ce serait trop long... je n'ai pas le temps... mais plus tard, si nous nous revoyons... (*Elle descend, Chauvin la soutient.*)

CHAUVIN.

Au revoir, donc! Ah! Messieurs, la jolie jambe!
(*Dans ce moment, la porte tombe; la maréchaussée et le supérieur entrent dans le réfectoire. — Les séminaristes tombent à genoux, et se croisent les bras sur la poitrine.*)

LE SUPÉRIEUR.

Où sont les chefs de la révolte?

CHAUVIN.

Mon père, ils sont partis, comme vous voyez.

FIN DU PREMIER TABLEAU.

PERSONNAGES DU DEUXIÈME TABLEAU.

SAINT-CHAUMONT, colonel de hussards.	L'ABBÉ PAULIN.
LE LIEUTENANT.	LAFLORE.
LE CHEVALIER DUCOUDRAY.	LÉGER, tailleur.
BALTHAZARD.	ROSALIE, vivandière.
MURAT, maréchal-des-logis.	UN SOLDAT, parlant.
	DEUX RECRUES.

La scène se passe dans la cour d'une caserne, à Toulouse, en 1788.

DEUXIÈME TABLEAU.

LA CASERNE.

Le Théâtre représente la cour d'une caserne; les recrues sont à moitié habillées.— Balthazard est assis sur un tabouret, au milieu de la scène; les recrues, sur deux bancs posés en angle.

SCÈNE PREMIÈRE.

BALTHAZARD, UN LIEUTENANT, DUCOUDRAY, HUIT RECRUES.

BALTHAZARD.

Clerc de procureur, séminariste, comédien, rien ne m'a réussi; maintenant me voilà soldat, et toujours la bourse vide, c'est trop de guignon! aussi il faut que je prenne un parti.

DUCOUDRAY.

Le colonel de St.-Chaumont?

UN SOLDAT.

Le premier escalier au rez-de-chaussée, à gauche.

BALTHAZARD, *aux recrues.*

Attention au commandement! nous allons passer au péché originel.

LE LIEUTENANT, *s'approche vivement.*

Qu'est-ce que tu fais-là, avec ces hommes?

BALTHAZARD.

Mon lieutenant...

LE LIEUTENANT.

Butor! crois-tu que je ne connaisse pas mon grade.

(*Il descend la scène.*)

BALTHAZARD.

Pardon, monsieur le marquis, je croyais...

LE LIEUTENANT.

Il ne faut pas croire; je t'ai dit qu'un homme de qualité devait être appelé par son titre, et que l'interpellation par le grade était bonne pour les petits officiers de fortune, qui n'ont que cela pour être distingués de vous autres manans.

BALTHAZARD.

(*A part.*) Le fat! (*Haut.*) Ça suffit, mon off... monsieur le marquis.

LE LIEUTENANT.

D'où viennent ces hommes? que sont-ils?

BALTHAZARD.

Ce sont ces huit paysans des Cévennes, que j'ai enivrés la semaine dernière, et racolés à un petit écu par tête. On est en train de les convertir, et l'aumônier a commandé de leur faire répéter le catéchisme entre les manœuvres, pour leur donner l'habitude.

LE LIEUTENANT.

Et pourquoi n'est-ce pas leur chef, ce maréchal-de-logis qui a été au séminaire?

BALTHAZARD.

Murat?

LE LIEUTENANT.

Oui.

BALTHAZARD.

Oh! dame, ce n'est pas un catholique bien ardent. Il prétend qu'il a du catéchisme comme du séminaire, par dessus la tête.

LE LIEUTENANT.

J'ai déjà entendu dire qu'il fait le raisonneur, le philosophe?...

Joachim Murat.

BALTHAZARD.

Monsieur le marquis, je supplie votre seigneurie de ne pas me nommer; si le zèle m'a poussé...

LE LIEUTENANT.

Non, non; tu me diras un jour le moment de le surprendre, et nous verrons. Continuez. (*Il remonte la scène.*)

BALTHAZARD.

Attention! je vous disais que nous allions passer au péché originel. Il y a toutes sortes de péchés. N° 4, au bout du banc, on ne rit pas pendant l'instruction du catéchisme.

N° 4.

Monsieur Balthazard, c'est la blague qui me fait rire.

BALTHAZARD.

Allons, fixe! Le premier péché est le péché originel. N° 6, là-bas, qu'est-ce que le péché originel?

N° 6.

Le péché originel...

BALTHAZARD.

Nous sommes censés sous les armes, et on ne fume pas.

N° 6.

Il n'y a pas d'offense, elle était finite. (*Il secoue sa pipe.*) Le péché originel, instructeur, sans vous commander, je crois que c'est celui qu'on fait des fois dans des quartiers éloignés; ça va sans dire, pardié!

LE LIEUTENANT.

Imbécille!

BALTHAZARD.

Ce n'est pas ça, je vous l'ai déjà dit. (*Il lit.*) Nous disons que le péché originel est un péché dans lequel nous sommes tous conçus... Que diable! c'est simple comme bonjour; il n'y a que deux lignes. Qui est-ce qui comprend? que ceux qui comprennent lèvent la main... personne alors.... C'est fini pour aujourd'hui, nous recommencerons l'exercice du catéchisme demain, à huit heures.

LE LIEUTENANT.

Halte! front! Quel est celui, dimanche, qui a fait le signe de la croix de la main gauche?

N° 4.

Monsieur le marquis, c'est moi.

LE LIEUTENANT.

Quatre heures de piquet au soleil, le nez sur le mur.

N° 4.

Mais...

LE LIEUTENANT.

Six heures pour raisonner !

BALTHAZARD, à part.

Le méchant animal !

LE LIEUTENANT.

Sur-le-champ, et douze s'il ouvre la bouche.

(*Balthazard emmène le N^o 4, les autres le suivent.*)

SCÈNE II.

LE LIEUTENANT, ROSALIE, *un panier au bras; puis*
MURAT.

LE LIEUTENANT.

Voilà une jolie petite mine de femme. Qu'est-ce que vous demandez, la belle ?

ROSALIE.

Le maréchal-des-logis Murat.

LE LIEUTENANT.

Comment vous connaissez ce garnement-là ?

ROSALIE.

Ah ! monsieur l'officier, il doit pourtant son grade à sa bonne conduite.

LE LIEUTENANT.

Elle est belle, sa conduite ! j'ai de ses nouvelles ; et si j'avais été dans le régiment plus tôt, j'aurais bien empêché sa nomination. Un mauvais sujet, un homme sans nom, qui enlève des filles à leur mère !

ROSALIE.

Ah ! Monsieur, qui enlève..... c'est-à-dire, je le voulais bien.

LE LIEUTENANT.

Comment ? c'est toi ?

ROSALIE.

Ma mère me battait comme plâtre, ça faisait d'la peine à monsieur l'abbé... Il n'avait que sa chambre à m'offrir pour me cacher ; sans l'vouloir on s'attache à ceux qui vous veulent du bien, et moi surtout... V'là comme ça s'est fait.

LE LIEUTENANT.

Et tu crois que le colonel souffrira que ce drôle-là reçoive au régiment, une femme qui n'est pas la sienne ?

ROSALIE.

Le colonel, monsieur l'officier, il m'a permis de rester attachée au régiment, en qualité de vivandière.

LE LIEUTENANT.

Toi? en vérité, tu mérites un meilleur sort. Des yeux et un pied comme celui-là, dans un théâtre, tourneraient la tête à tous nos gentilhommes. Veux-tu que je te fasse débiter?

ROSALIE.

Si Murat veut...

LE LIEUTENANT.

Murat! Murat! as-tu besoin de sa permission pour faire fortune? Ecoute, viens déjeuner avec moi demain matin...

MURAT, arrivant entr'eux.

J'en serai donc, monsieur le marquis?

LE LIEUTENANT.

Vous êtes bien hardi!

MURAT.

Ecoutez donc, il ne s'agit point de service ici, ou du moins celui que vous voulez me rendre n'est pas du tout de mon goût. Mais quelles que soient les prérogatives de la noblesse, le droit du seigneur est aboli.

LE LIEMTENANT.

Il m'en reste un autre, et je te le ferai connaître.

MURAT.

A votre aise.

SCÈNE III.

ROSALIE, MURAT, LAFLORIDE.

ROSALIE.

Tu as eu tort de le traiter avec aussi peu de ménagement.

MURAT.

Faudrait-il pas souffrir que ces Messieurs voulussent nous enlever nos belles, et les remercier, encore?... Non, non, je ne me gênerais pas avec un maréchal de France, lorsqu'il s'agit de ce que j'aime.

ROSALIE.

Si tu allais t'en faire un ennemi!

MURAT.

Un ennemi! Ah! je ne craindrai jamais les miens, ni ceux de la France. D'ailleurs ne vaudrais-tu pas cent fois tout ce que tu pourrais m'attirer d'injustices et de tracasseries?

ROSALIE.

C'est déjà à cause de moi que tu as quitté ton premier état; si tu allais être obligé d'en changer encore.

MURAT.

Bah! j'en ferai bien d'autres. D'ailleurs avec la liberté et une petite femme comme ça, on peut prendre facilement patience.

ROSALIE.

Tu m'aimes donc bien?

MURAT.

Presqu'autant que tu es jolie.

TOUS.

Lafloride! Lafloride!

LAFLORIDE.

Bonjour, mes enfans.

MURAT.

Te voilà donc de retour à la caserne?

LAFLORIDE.

Comme tu vois, et le gosier aussi sec que le jour du départ.

MURAT.

Allons, Rosalie, c'est un appel; vite le coup de la bienvenue.

(*Rosalie fouille dans son panier, en tire des verres, et verse à boire.*)

MURAT.

Tu es resté tout le temps à Paris?

LAFLORIDE.

Tout le temps; et j'ai retrouvé là deux vieux compagnons de la guerre d'Amérique.

ROSALIE.

Vous avez dû être bien heureux?

LAFLORIDE.

Ah! je vous en réponds. Croiriez-vous qu'ils m'ont mené chez notre général, le marquis de Lafayette? Il avait à déjeuner le comte de Rochambeau, le marquis de Ségur, le vicomte de Mirabeau, et tous les jeunes gens qui se sont embarqués avec nous, pour aider les Américains à conquérir leur indépendance. M. Lafayette m'a reconnu tout de suite. « C'est ce brave Lafloride. » Il m'a tendu la main; pas fier du tout, comme sur le champ de bataille.

MURAT.

Est-il heureux, ce scélérat de Lafloride, d'être venu assez à

temps pour prendre part à une expédition pareille! Il me semble que si j'y avais été, dieu de dieu! les beaux coups de sabre à donner!

ROSALIE.

Et à recevoir.

MURAT.

Sans cela, qu'est-ce que ça voudrait dire? c'est la chance qui fait le plaisir de la chose. Ah ça! voyons, Lafloride, est-ce que c'est bien fini? n'y aurait-il pas encore quelque bonne petite occasion de guerre par là-bas?

LAFLORIDE.

Les Anglais ne s'y frotteront plus, il leur en a trop cuit. . . . L'indépendance des Etats-Unis a été reconnue par toutes les nations.

MURAT.

Un jour, mon vieux Lafloride, un jour, j'en ai l'espérance, oui, nous sentirons notre force. Les Américains ont bien senti la leur!

ROSALIE.

C'est cela, voilà monsieur Lafloride revenu, v'là Murat parti. . .

LÉGER, *au-dehors.*

Ah! monsieur le comte, je vois ce qui manque : c'est une couture à resserrer, la moindre chose; avant un quart-d'heure, qu'est-ce que je dis, un quart - d'heure, avant dix minutes je le rapporte. Je suis bien votre très-humble serviteur.

MURAT.

Voilà une voix de ma connaissance.

SCENE IV.

LES MÊMES, LÉGER.

LÉGER.

Ce serait tout de même un joli poste, tailleur de régiment.

MURAT.

Eh! mais, j'avais raison, c'est Léger.

LÉGER.

Pour vous servir, si j'en étais capable. Ah! monsieur l'abbé Murat! . . .

MURAT.

L'abbé?

LÉGER.

Ah ! oui, l'abbé avec un grand sabre, un habit militaire ; oh ! c'est drôle ! . . . Comment, monsieur Murat, vous voilà, . . . Au reste, vous êtes dans votre centre ; vous dites comme Henri IV : J'aimons les filles, et j'aimons le bon vin, plus volontiers qu'*al-leluia*. Ah ! dieu, je suis t'y content de vous revoir. . . . Tiens, et mademoiselle Rosalie, est-ce qu'elle s'est fait soldat ?

ROSALIE.

Nigaud !

MURAT.

Par quel hasard es-tu venu ici, sans que je ne t'y aie vu ?

LÉGER.

Ah ! c'est que j'y viens pour la première fois ; j' sors de chez le colonel.

MURAT.

Est-ce qu'il s'est fait faire un habit de séminariste ?

TOUS.

Ah ! ah !-ah !

LÉGER.

Laissez donc ; oh ! c'est que vous croyez que je suis toujours tailleur du séminaire. Ah ! ben oui, toujours des robes noires ! des robes noires, deux coutures, autant faire des sacs à charbon ; j' perdais le goût et la main, et puis, c'était devenu triste à mourir depuis votre départ. A propos, que je vous demande, et l'abbé Balthazard ?

MURAT.

Eh bien ?

LÉGER.

Une fameuse paie, celui-là ; il me doit encore deux culottes et une soutane, et si vous pouvez me dire . . .

MURAT.

Où il est ? . . . Avec nous.

LÉGER.

Lui aussi ! un fameux soldat ! Comment cet homme-là, qui vous avait dénoncé au supérieur . . .

MURAT.

Bavard !

LÉGER.

Pardine, défendez-le donc, lui qui vous a fait chasser.

MURAT.

Veux-tu bien te taire ?

LÉGER.

Chasser ! ces messieurs les soldats entendent bien ; je voulais dire : mettre à la porte.

LAFLORE.

Comment, c'est Balthazard ?

LÉGER.

Ah ! ça ne lui a pas profité ; parce que vous, c'est l' supérieur, lui, c'est les camarades. . . . Il est sorti par la vilaine porte, et il n'a pas eu, comme vous, une Rosalie pour le consoler.

ROSALIE.

Comment donc ? il se lance !

SCENE V.

LES MÊMES, BALTHAZARD.

LAFLORE.

En parlant du loup . . .

LÉGER.

V'là le renard. . . . Bonjour, monsieur Balthazard ; voulez-vous m' payer ma soutane, et mes deux culottes ?

BALTHAZARD.

Comment, fripon !

LÉGER.

Je suis tailleur, Monsieur, et je m' tiens dans le monde, à mon état ; au lieu que vous, comme je le disais tout-à-l'heure à ces Messieurs, au séminaire, vous en aviez deux.

BALTHAZARD.

Qu'est-ce qui m'a bâti un drôle . . .

LÉGER.

Bâti, bâti . . . J'ai bâti deux culottes et une robe pour vous, payez-les moi, et je m'en vas.

LAFLORE.

Il a raison, c't'homme ; et apprête-toi à passer un vilain quart-d'heure . . . Ah ! tu fais le métier de mouchard et de dénonciateur. Vite, la savatte !

UN AUTRE.

Les baguettes !

UN AUTRE.

Le sant des couvertures !

BALTHAZARD.

Ecoutez-moi !

TOUS.

Non ! non !

(On le saisit.)

MURAT.

Mes amis ! mes amis ! je ne souffrirai pas...

TOUS.

Il n'y a pas d'amis qui tiennent !

BALTHAZARD.

C'est une erreur de jeunesse, et Murat le sait bien.

LAFLORIDE.

C'est égal, à genoux !

MURAT.

Je ne le veux pas. Cette affaire ne regarde que moi, et je lui ai pardonné.

LAFLORIDE.

J'ai été trop loin.

LÉGER.

Et moi trop vif, j'suis fâché... Si j'avais su... mais je croyais... c'est égal, sans adieu. Monsieur l'abbé... Monsieur Murat, je vais être tailleur du régiment, nous nous reverrons ; je me recommande à vous.

MURAT.

Moi je te recommande une autre fois de te mêler de faire des habits, et non pas des propos.

LÉGER.

C'est vrai ; une autre fois, bouche cousue. Adieu, Messieurs ; adieu, mademoiselle Rosalie.

ROSALIE.

Attendez, je vais faire route avec vous, et porter la goutte au poste de l'hôtel du gouverneur. *(Ils sortent)*

MURAT.

Ah ! ça, une minute, Messieurs. Balthazard a fait une sottise dans sa jeunesse, qui est-ce qui n'en fait pas ? il en a eu du chagrin, il me l'a dit. Depuis qu'il est au régiment, vous n'avez pas eu à vous en plaindre ; sans moi vous ne sauriez rien du passé, j'exige qu'on n'en reparle jamais.

LAFLORIDE.

Cependant.....

MURAT.

Jamais. Lafloride, pour ton ami, tu feras bien quelque chose ; la main à Balthazard, il n'est pas plus noble que vous. Que la scène d'aujourd'hui soit rayée de votre mémoire, comme sa faute l'était de mon cœur.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE LIEUTENANT.

LE LIEUTENANT.

A vos armes, maréchal-des-logis! que tout le monde se réunisse... c'est une revue.

MURAT.

Tiens, pourquoi donc?

LE LIEUTENANT.

Que vous importe?... Obéissez.

LAFLORE.

Monsieur le Marquis, c'est à moi qu'il parle, et, sans manquer à la subordination, on peut...

LE LIEUTENANT.

Se taire.

MURAT.

Je pensais pourtant...

LE LIEUTENANT.

Sans doute, vous pensez, et Laflore aussi pensait, voilà le mal... Les soldats sont des machines... (*Tous les soldats font un geste d'indignation.*) oui, des machines, faites seulement pour agir et se mouvoir, et rien de plus... La pensée leur est inutile, et le raisonnement leur est défendu. Que chacun soit à son rang dans dix minutes. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, *excepté* LE LIEUTENANT.

MURAT.

A moins d'être huitre ou champignon, est-il possible d'entendre de sang froid de pareilles impertinences?... Et ces gens-là ont pourtant deux pieds, deux mains, une bouche, des yeux et des oreilles!

LAFLORE.

Patience va, ils le veulent, ils apprendront un jour, à leur dépens, ce que, dans un cœur d'homme, peut produire l'indi-

gnation! Je ne verrai peut-être pas cela, moi... j'ai fait mon temps et ma part; mais chaque année porte un fruit avec elle: 88 a vu les protestations des Parlemens, qui sait ce que prépare 89...

(On entend les trompettes.)

MURAT.

Allons chercher nos armes.

SCÈNE VIII.

BALTHAZARD, seul.

Plus cet homme met avec moi de générosité, plus je me sens disposé à le haïr. Oui, sans la peur du mal, j'aurais mieux aimé souffrir tous les mauvais traitemens dont ces brutes m'épouvantaient, que de lui devoir ma grâce... ma grâce!... Leur mépris... Eh bien! que m'importe le mépris des hommes, à présent que m'y voilà accoutumé?... Un vain scrupule d'honneur, ou je ne sais quoi, me retenait.... Ces gens là m'ont mis à l'aise; l'hypocrisie ne me servirait plus de rien avec eux, ils m'ont jugé... Je vais porter mes pénates ailleurs; mais ils me paieront les frais du voyage, et...

LE FACTIONNAIRE.

Le voilà.

SCÈNE IX.

PAULIN, BALTHAZARD, puis MURAT et LAFLORIDE.

PAULIN.

Bonjour, cher cousin Balthazard.

BALTHAZARD.

Paulin!

PAULIN, en habit de prêtre.

Lui-même Je venais ici voir Murat, te surprendre, lorsque j'ai appris que tu avais comme lui pris l'uniforme. Je n'ai pas été surpris de le savoir, plus qu'il ne pourra l'être en me voyant dans les ordres... Il trouvait autant de plaisir à manier mon sabre, que moi à me coiffer de son bonnet carré; mais toi?...

LAFLORIDE, entrant avec Murat, et sortant de la caserne.

Ah! ah! Balthazard avec un ecclésiastique!... Est-ce que par

hasard il se ferait remettre ses péchés par l'aumônier du régiment ?

MURAT.

Eh, non ! je retrouve un ancien ami sous ce costume. (*Frapant sur l'épaule de l'abbé.*) Comment se porte mon cher Paulin ?

PAULIN.

Comme un homme heureux, satisfait enfin dans ses goûts, comme toi dans les tiens.

BALTHAZARD, à part.

Ils vont arriver là tous... J'ai la clé de la caisse... c'est l'instant d'en finir. (*Haut.*) Puisque vous causez, je vais chercher ma carabine. Sans adieu. (*Il sort.*)

MURAT.

Ton père a donc cessé de te contraindre ?

PAULIN.

Mon pauvre père n'a plus de volontés ici bas... j'ai eu le malheur de le perdre l'année passée.

MURAT.

Et, après avoir tâté du séminaire, ton zèle ne s'est pas refroidi ?

PAULIN.

Au contraire, j'en ai beaucoup à suivre mes projets, et j'en recueille déjà les fruits : je vais être tonsuré demain.

MURAT.

Je t'en félicite ; mais j'aime mieux que tu le sois que moi.

PAULIN.

C'est bon, c'est bon, j'attrapperai aussi mes grades ; (*Frapant sur les galons de Murat.*) mais à l'abri du canon et des coups de sabre, qui, dans le militaire, couchent souvent au milieu de la route l'ambitieux et son ambition. Je suis jeune, j'ai de la persévérance, j'arriverai, j'arriverai avec bras et jambes, au grand complet.

MURAT.

Tu fais bien, si tu te reconnais assez de talent.

PAULIN.

Le talent ! c'est d'aller toujours sans jamais s'arrêter.

MURAT.

En ce cas, j'ai du talent dans ma partie. Corbleu ! je ne demande qu'une déclaration de guerre, un ordre de départ, un bon cheval, un sabre effilé, une armée ennemie en présence ; et si je n'attrape pas quelque grade au galop...

PAULIN.

Eh ! mon cher , pendant que tu auras sué sang et eau à poursuivre ton grade , tel autre l'attrapera sans courir. C'est comme si je te disais : je serai bon prêtre , je lirai mon bréviaire tous les jours , je jeûnerai de bonne foi , et j'aurai de l'avancement. Graine de niais que tout cela... Avec un peu d'intrigue , il est des voies plus sûres et moins pénibles pour parvenir , soit dans l'église , soit dans l'armée... les états-majors et les congrégations.

MURAT.

Ma foi , j'irai tout bonnement à coups de sabre. (*On entend les trompettes.*) Je te quitte , il faut prendre les rangs.

PAULIN.

Eh bien ! nous nous reverrons demain ; car ma visite était une invitation pour mon cousin et pour toi ; vous viendrez à ma première messe ?...

MURAT.

C'est donc demain ?... (*Fausse sortie.*)

PAULIN , *le retenant.*

A dix heures , à la cathédrale... n'y manque pas , nous déjeunerons ensuite chez moi.

MURAT.

Oui... mais non , c'est vendredi... tu nous ferais faire maigre.

PAULIN.

J'ai une dispense à cause de mon mauvais estomac. Nous aurons un pâté de jambon , des andouillettes de Troye , et d'un petit vin de Bourgogne... Tu pourras y goûter à la sacristie , j'en ferai mettre dans mes burettes. Mes amitiés à Balthazard.

(*Il sort.*)

MURAT.

A demain.

SCÈNE X.

LES MÊMES , LE COLONEL , DUCOUDRAY , LES SOLDATS ,
LE LIEUTENANT.

LE LIEUTENANT.

Soldats , à vos rangs !

(*La floride et autres soldats forment les rangs.*)

LAFLORE.

Tu ne sais pas pourquoi on nous rassemble ?

MURAT.

Non.

LAFLORE.

Pour nous vendre.

MURAT.

Quelle plaisanterie !

LAFLORE.

Eh, non ! on nous met en montre comme des bêtes de somme, pour que celui qui va acheter à notre colonel sa charge, ne prenne pas chat en poche.

MURAT.

Pas possible !

LAFLORE.

Tu vas voir.

LE LIEUTENANT.

Garde à vous ! A droite, alignement ! fixe ! Portez armes ! présentez armes ! (*La trompette sonne. — Entrée du colonel.*)

LE COLONEL.

Voyez, mon cher vicomte, quels hommes et quelle tenue !

LE LIEUTENANT.

Portez armes !

DU COUDRAY.

Mais soixante mille livres...

LAFLORE.

Entends-tu ?

LE COLONEL.

Pas à moins... la charge en vaut cent vingt mille... c'est un cadeau que je vous fais.

DU COUDRAY.

Vous n'avez pas encore l'agrément du roi ?

LE COLONEL.

Je l'ai reçu hier au soir... Donnant à donnant... Je vous offrirai le contrat d'une main, et je prendrai l'argent de l'autre.

DU COUDRAY.

Eh bien ! colonel, nous terminerons demain.

LE COLONEL.

Non pas, non pas ; j'ai perdu avant-hier tout mon or au jeu. J'ai trente-sept mille livres sur parole, payables ce soir, et je n'ai pas un sou. Je compte sur cet argent.

DU COUDRAY.

Je le réunirai bien.

LE COLONEL.

Vous serez bientôt au fait de tout. Je vous présente monsieur le marquis, le lieutenant, fesant les fonctions de capitaine en l'absence du vicomte de Boistram, qui est allé faire en Italie un voyage d'agrément. C'est un homme précieux pour mâter ces gaillards là, lorsqu'ils veulent faire les raisonneurs... C'est ce marquis de Lafayette qui nous a apporté ces belles idées, depuis qu'il est allé guerroyer pour les insurgés d'Amérique.

LAFLORE.

Mille tonnerres ! ça me vexé d'entendre parler ainsi de mon général.

DUCOUDRAY.

Ma foi, sans mon oncle, j'aurais bien pu le suivre.

MURAT.

Alors c'est un brave homme celui-là.

DUCOUDRAY.

D'ailleurs, je partage les opinions nouvelles. Il suffit d'être éclairé pour sentir que nos vieux usages ne sont plus en harmonie avec le siècle, et qu'une réforme serait indispensable.

LE LIEUTENANT, *bas au colonel.*

Ne vendez pas à cet homme, il pense trop mal !

LE COLONEL, *de même.*

Un moment, et ma dette ! (*Haut.*) Une réforme ! N'a-t-on pas aboli la torture ?

DUCOUDRAY.

Il y a bien d'autres choses à abolir.

MURAT.

Eh ! eh ! en voilà un qui parle bien.

DUCOUDRAY.

Vous n'êtes pas au courant ; monsieur le Comte ! l'on ne pensait guères dans les salons de madame de Pompadour. Mais le despotisme n'est plus de mode aujourd'hui.

(*Les officiers entourent le lieutenant.*)

LE LIEUTENANT.

Qu'est-ce que c'est ?... (*Il fait éloigner les officiers.*) Ma foi, je n'entends plus rien au langage de nos jeunes gentilhommes.

DUCOUDRAY.

Si vous aviez le temps de voir le monde, vous sauriez qu'il n'y a plus moyen d'être écouté d'une jolie femme, lorsqu'on est du parti de la cour : c'est du plus mauvais ton.

LE COLONEL.

Vous êtes tous des fous ! (*Les soldats murmurent.*)

LE LIEUTENANT.

Parlez plus bas , monsieur le vicomte , ils écoutent , voyez .
(*Aux soldats.*) En arrière , marche ! (*Bas.*) Si j'avais soixante mille francs , certes , il n'aurait pas le régiment . Présentez armes ! fixe et sans bouger .

LAFLORE.

Comme des bûches .

LE LIEUTENANT.

Laflore , six mois de cachot .

LE COLONEL , *amenant le vicomte devant les rangs.*

Venez , monsieur le vicomte , vous voyez que ces hommes là sont tous en bon état , ils sont forts , bien portants . . .

MURAT.

C'est dommage qu'ils ne viennent pas nous regarder les dents , comme pour voir l'âge des chevaux .

DU COUDRAY.

Allons , venez . . . je verrai . . . nous traiterons .

LE COLONEL.

Passez donc , monsieur le vicomte . (*Ils sortent.*)

SCÈNE XI.

MURAT , LAFLORE , SOLDATS.

MURAT.

C'est parbleu trop fort , c'est une indignité ; ce n'est pas de cette façon qu'on traite des hommes , ne souffrons pas , révoltons-nous !

LAFLORE.

Mes amis , la poire n'est pas encore mûre ; quelques mois de cachot ne font pas mourir .

MURAT.

Non , tu n'iras pas !

TOUS.

Non ! non !

LAFLORE.

Nous ne pouvons résister .

MURAT.

Nous te défendrons , ou nous irons tous avec toi !

TOUS.

Oui ! oui !

MURAT.

Que la discipline soit observée , à la bonne heure ; mais qu'on nous traite comme des esclaves , qu'on nous défende d'ouvrir la bouche . . .

LAFLORE.

J'avais tort cette fois , j'étais sous les armes.

MURAT.

Ça ne mérite pas le cachot. Tu n'iras pas !

TOUS.

Tu n'iras pas !

MURAT , *montant sur une borne.*

Résistons à l'oppression ! résistons à la tyrannie ! l'occasion se présente , saisissons - là ; plus de coups de cannes ! si l'on nous refuse justice , nous irons au Roi !

TOUS.

Oui ! oui ! au Roi !

LE LIEUTENANT , *de retour.*

Que veulent dire ces cris ? Lafloride est encore là ?

TOUS.

Il ne partira pas ! non ! grâce !

LE LIEUTENANT.

Misérables ! le premier qui résiste , je le fais passer aux verges !

TOUS.

A bas ! à bas !

LE LIEUTENANT.

Quel est l'insolent ?

TOUS.

Moi !

LE LIEUTENANT.

Maréchal-des-logis , je vous rends responsable !

TOUS.

Nous le sommes tous !

LE LIEUTENANT.

Eh bien ! je vais le traîner moi-même !

(*Lafloride veut se livrer.*)

Joachim Murat.

(34)

TOUS.

Non, non !

MURAT.

N'avancez pas !

TOUS.

A bas le lieutenant !

LE LIEUTENANT.

Canaille !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE COLONEL.

LE COLONEL.

D'où vient ce tumulte ? que veulent dire ces cris ?

MURAT.

Mon Colonel, nous demandons justice.

TOUS.

Oui ! oui ! justice !

LE COLONEL.

Une révolte contre vos chefs ?

MURAT.

Ce n'est point une révolte, c'est de l'indignation, contre un homme qui traite ses semblables comme des bêtes de somme... Nous ne venons pas en armes dicter des conditions, mais protester, les mains vides, contre la tyrannie.

TOUS.

Oui ! oui !

LE COLONEL.

Emparez - vous de ce mutin ! et le premier qui bouge, sera pris, mis en jugement, et fusillé à l'heure même !

(*Un murmure sourd parmi les soldats ; ils se retirent.*)

MURAT.

Pas de vaines menaces, me voilà ! laissez ces braves gens tranquilles. Que voulez-vous faire de moi ?... une nouvelle victime du despotisme ? Eh bien ! ordonnez.

LE COLONEL.

Non, non, monsieur le chef des rebelles, nous ne vous donnerons point la gloire du martyr ; mais nous vous chasserons,

comme une brebis galeuse , du milieu du troupeau... Qu'on le casse de son grade , à l'instant même , à la tête du régiment!

(*Le lieutenant fait faire la manœuvre. — Murat arrache lui-même ses galons. — On lui fait quitter son sabre par les pieds.*)

LE LIEUTENANT.

A vos rangs! portez armes! à droite alignement! A droite et à gauche , formez le cercle! (*Après l'exécution.*) A droite et à gauche , en arrière , marche!

MURAT.

Eh bien! je reste dans la classe commune. Je vivrai du moins du travail de mes mains , et j'aime encore mieux servir des voyageurs , que des tyrans.

ROSALIE , *accourant.*

O mon dieu! Murat dégradé! Grâce! grâce! monsieur le Colonel!

MURAT.

Viehs , viens , je n'en veux pas!

TABLEAU.

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU ET DU PREMIER ACTE.

PERSONNAGES DU TROISIÈME ET QUATRIÈME
TABLEAUX.

JOACHIM MURAT, roi de Naples.
L'ARCHEVÊQUE.
ST.-CHAUMONT, chambellan.
ROSELLA, cantatrice.
LÉGER PIGNOLET, tailleur du roi.
LE MINISTRE DE LA GUERRE.
UN SEIGNEUR NAPOLITAIN.
BALHAZARD, espion des anglais.

UN HUISSIER DU PALAIS.
UNE MARCANDE DE MACARONI.
UNE MARCHANDE DE MELONS D'EAU.
1^{er} LAZZARONI.
2^{me} LAZZARONI.
3^{me} LAZZARONI.
HUDSON LOWE, gouverneur de Caprée.
Officiers anglais, Peuple, Soldats, Prêtres, etc.

La scène se passe à Naples en 1808.

ACTE DEUXIÈME.

TROISIÈME TABLEAU.

NAPLES (1808).

Le Théâtre représente le cabinet de Murat. Murat achève de s'habiller; son costume est en velours brodé d'or.

SCÈNE PREMIÈRE.

MURAT, LÉGER.

LÉGER.

Que dit Votre Majesté de ces broderies... de ces couleurs?

MURAT.

Je n'ai jamais rien vu de pareil!

LÉGER.

Si, si, au séminaire, j'ai déjà fait quelque chose d'approchant... Vous ne vous rappelez pas, Sire... au séminaire?

MURAT.

Au séminaire ?...

LÉGER.

Eh bien, oui, ce costume pour ce... Il est vrai qu'il ne débutait pas sur un théâtre aussi vaste que le vôtre.

MURAT.

Qui ?

LÉGER.

L'autre... Et puis quelle différence! son costume n'était pas brodé en fin, tandis que celui-là...

MURAT.

C'est bon, c'est bon... Que dit-on de moi dans Naples?

LÉGER.

On dit que vous êtes le roi le mieux mis qu'on ait jamais vu... et ça me flatte autant que vous.

MURAT.

Tu trouves donc que j'ai raison de parler aux yeux ?

LÉGER.

Comment donc, Sire? mais c'est que je suis intimement convaincu qu'il est impossible de gouverner un peu proprement, si l'on n'est pas habillé...

MURAT.

Si l'on n'est pas habillé par Léger surtout, n'est-ce pas ?

LÉGER.

Ce n'est pas pour me vanter; mais je le pense... Savez-vous bien, Sire, que du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas? comme dit votre illustre beau-frère; et il ne faut qu'un coup de ciseau de travers, crac! pour qu'un roi ait tout l'air d'un danseur de corde... A propos de votre illustre beau-frère, quel singulier goût il a de porter toujours comme ça une simple redingotte grise!... Savez-vous qu'il faut de bons yeux pour aller chercher le grand homme là-dessous ?

MURAT, *vivement.*

Léger!

LÉGER.

Je vois ce que c'est... il a bien compris que, quelque costume qu'il prit, il ne brillerait jamais près de vous.

MURAT, *s'adoucissant.*

Flatteur!... Il est vrai que ce costume lui irait bien mal.

SCÈNE II.

LES MÊMES, M. DE ST.-CHAUMONT.

MURAT.

Qu'est-ce ?

ST.-CHAUMONT.

Sire, vous voyez devant vous le plus humble de vos serviteurs, que vous avez daigné appeler de France, près de votre auguste personne, en qualité de chambellan, à la recommandation de M. de Talleyrand.

MURAT.

Ah ! fort bien. Vous êtes M. de Saint-Chaumont ?

ST.-CHAUMONT.

Oui, Sire.

MURAT.

Ancien colonel du 12^e de hussards ?

ST.-CHAUMONT.

Je vois que Votre Majesté a bonne mémoire.

MURAT.

Ah ! je me rappelle bien autre chose... Vous étiez sévère autrefois, monsieur le Chambellan, et vous n'entendiez pas raillerie sur le chapitre de la discipline.

ST.-CHAUMONT, à part.

Ah ! nous y voilà ! (*Haut.*) Croyez que le devoir seul...

MURAT.

C'est vous qui, pour cause d'insubordination, fîtes casser à la tête de votre régiment certain sous-officier...

ST.-CHAUMONT.

Il professait alors des principes d'égalité qui me paraissaient bien dangereux.

MURAT.

Ah ! vous étiez un antagoniste redoutable pour toutes les idées nouvelles.

ST.-CHAUMONT.

Votre Majesté, j'en suis sûr, n'approuverait pas maintenant l'exaltation?...

MURAT, souriant.

Peut-être... Vous avez toujours les mêmes opinions ?

ST.-CHAUMONT.

Oui, Sire, toujours contre les républicains. (*Avec malice.*)
Et vous, Sire ?

MURAT, *souriant.*

Je vois avec plaisir que nous pourrons nous entendre.

LÉGER, *à part.*

Bon! une nouvelle pratique.

SCENE III.

LES MÊMES, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, *annonçant.*

Les ministres de Sa Majesté...

MURAT.

Qu'ils entrent.

LÉGER, *bas à Saint-Chaumont.*

Monsieur le Chambellan, un mot?...

ST.-CHAUMONT, *s'inclinant.*

Tout à vos ordres, Monsieur. (*A part.*) Un homme en tête-à-tête avec le roi, c'est sans doute quelque grand personnage...

LÉGER.

Comme la plus grande magnificence règne à la Cour, votre costume est beaucoup trop modeste, je vous en avertis en ami.

ST.-CHAUMONT.

Que de bontés!

LÉGER.

Et si vous ne voulez pas être éclipsé par vos confrères, adressez-vous à Pignolet.

ST.-CHAUMONT.

Comment dites-vous?

LÉGER.

Pignolet, tailleur de Sa Majesté, près le théâtre Saint-Charles.

(*Les ministres sont entrés pendant ce dialogue. — Murat les a reçus avec aisance et affabilité. — En ce moment, il fait un signe aux deux interlocuteurs, qui s'éloignent en s'inclinant avec respect.*)

SCENE IV.

MURAT, SES MINISTRES.

MURAT.

Eh bien, Messieurs, qu'y a-t-il de nouveau?

LE 1^{er} MINISTRE.

Sire, les nombreux bienfaits qui ont signalé votre avènement au trône, vous ont déjà acquis la bienveillance de la nation. La prohibition du cumul, la suppression des commissions militaires, si vivement désirée, sont des actes glorieux pour un souverain.

MURAT.

Cela ne suffit pas. Il faut encore quelque chose qui parle à l'imagination de ce peuple, qui a peu de courage dans le cœur, il est vrai, mais qui a de la poésie dans la tête... Il est d'ailleurs désagréable, pour moi, d'apercevoir sans cesse, des fenêtres de mon palais, le drapeau des Anglais. (*Prenant une lorgnette et entraînant le premier ministre vers une croisée.*) Tenez, Monsieur, regardez, n'a-t-il pas l'air de me braver, en se balançant ainsi dans les airs, à quelques portées de canon de ma royale demeure? Il faut qu'il disparaisse.

LE 1^{er} MINISTRE.

Je vous comprends. Mais avez-vous bien examiné toutes les difficultés de l'entreprise, contre un fort bâti au milieu de la mer, et que les Anglais ont surnommé le petit Gibraltar?

MURAT.

Monsieur le Ministre de la guerre, donnez au général Lamarque quinze cents hommes, qu'il choisira parmi les grenadiers et les carabiniers français, qu'ils s'embarquent cette nuit pour Caprée... Vous m'entendez, cette nuit? et dans trois jours, vous viendrez m'apporter à signer le bulletin de la victoire.

LE 1^{er} MINISTRE.

Sire, au milieu d'aussi graves intérêts, je rougis d'entretenir Votre Majesté d'un semblable fait; mais à Naples rien n'est sans importance. Lors de la conquête de cette capitale, par l'armée française, la statue de Saint-Janvier fut jetée à la mer. Elle en a été tirée par les soins de Votre Majesté; mais une partie notable du visage du Saint, la partie saillante enfin ne s'est pas retrouvée.

MURAT.

C'est-à-dire qu'il a perdu son nez à la bataille. Que voulez-vous que j'y fasse? J'en suis fâché; mais à la guerre comme à la guerre...

LE 1^{er} MINISTRE.

Oui, Sire; mais le peuple, peu éclairé de ce climat, regarde cet incident comme un mauvais présage, et si l'on pouvait...

MURAT.

Faites-moi venir M. l'Achevêque, nous aviserons ensemble

(41)

au moyen... Messieurs, le conseil est levé... que chacun, en ce qui le concerne, veille à l'exécution de mes ordres, relativement à l'expédition de Caprée.

(*Les ministres sortent.*)

SCÈNE V.

MURAT, puis M. DE ST.-CHAUMONT.

MURAT, *seul.*

Celui qui commande à Caprée est un nommé sir Hudson-Lowe... quant à son habileté, à sa bravoure, on n'a pu encore me donner des renseignemens positifs... Dans trois jours, Lamarque m'en dira davantage.

ST.-CHAUMONT, *entrant.*

Sire, la signora Rosella, qui a sollicité l'honneur d'une audience, attend l'instant favorable.

MURAT.

Qu'elle entre ! (*Se retournant pour voir qui lui a parlé.*) Quoi ! c'est vous, Saint-Chaumont ! déjà en fonction ?...

ST.-CHAUMONT.

Sire, j'ai hâte de réparer le temps perdu loin de Votre Majesté ; et d'ailleurs, si elle me trouvait en faute, je craindrais trop qu'elle ne me cassât à la tête de sa maison... pour prendre sa revanche.

MURAT, *souriant.*

Oh ! je vois qu'il est impossible de vous garder rancune... Faites entrer ! faites entrer !

(*Saint-Chaumont sort après avoir introduit la signora.*)

SCÈNE VI.

MURAT, ROSALIE.

MURAT.

Approchez, Madame.

ROSALIE.

Sire, pardonnez... l'émotion que j'éprouve...

MURAT.

Rassurez-vous, Madame.

Joachim Murat.

6

ROSALIE, *d part.*

Comment ? il ne me reconnaît pas ?

MURAT.

Quel que soit l'objet de sa demande, une jolie femme est toujours sûre de l'obtenir de moi.

ROSALIE.

Ah ! Sire !... (*A part.*) Il est toujours galant ! je le reconnais, moi !

MURAT.

Parlez.

ROSALIE.

Sire... il s'agit d'un ordre de début à votre théâtre...

MURAT.

Vous l'aurez... Mais pourquoi trembler ainsi ?... je ne suis pas, je pense, bien effrayant...

ROSALIE.

Oh non ! Les souvenirs seuls que votre vue me rappelle... la France, Toulouse, et ce jeune homme qui, par amour, changea sa robe noire contre un habit de sous-officier...

MURAT, *l'examinant.*

Que dites-vous ? Cette voix... ces faits... ces discours... Oui, je ne me trompe pas... Rosalie !

ROSALIE, *lui sautant au col.*

Ah ! il m'a reconnue ! combien je suis contente ! Ces moments si doux d'erreurs et de folie, tu ne les a donc pas oubliés ?... Cher Murat !...

MURAT, *lui mettant la main sur la bouche.*

Silence ! le sous-officier Murat est marié.

ROSALIE.

Ah ! mon dieu ! la cantinière Rosalie aussi... Me pardonnez-vous, Sire, un mouvement involontaire de familiarité ?

MURAT.

Te pardonner !... Ah ! ma chère Rosalie, je voudrais être encore au temps où c'était toi qui me pardonnais... Te voilà donc cantatrice, et célèbre, dit-on ?

ROSALIE.

J'ai toujours eu du goût pour la musique... J'avais une jolie voix : vous le trouviez du moins, quand souvent, pour vous distraire, je vous chantais les gaies chansons du Languedoc... un long séjour en Italie a fait le reste.

MURAT.

Ah ! tu chanteras encore pour moi ! Dès ce moment, tu fais parti de ma chapelle et de mon théâtre.

UN HUISSIER , *annonçant.*

Monseigneur l'archevêque...

ROSALIE , *souriant.*

L'archevêque !... Oh ! je me retire ! s'il vous trouvait avec une comédienne , il pourrait vous excommunier.

MURAT.

Sois tranquille ; je n'ai pas encore vu celui-là , il sort de maladie ; mais , sous mon règne , j'entends que ces Messieurs se montrent tolérans , et qu'il n'y ait que mon sabre qui excommunie.

SCÈNE VII.

MURAT , ROSALIE , L'ARCHEVÊQUE.

(*Rosalie , quand l'archevêque paraît , fait un mouvement pour sortir.*)

MURAT , *lui faisant signe.*

Reste , il s'agit de trouver un moyen de tromper , de séduire , une femme n'est pas de trop , tu pourras nous être utile.

L'ARCHEVÊQUE , *s'inclinant devant Murat.*

Sire , permettez à un des fils les plus indignes de l'Eglise de se féliciter des prodiges inouis de la Providence , qui lui font retrouver , dans son maître et son roi , un des amis de son jeune âge.

ROSALIE , *l'examinant.*

Paolucci !

L'ARCHEVÊQUE , *étonné.*

Lui-même , Rosalie !

ROSALIE.

Il m'a reconnue tout de suite , lui ! Oh ! ces prêtres vous ont une mémoire...

L'ARCHEVÊQUE , *à Rosalie.*

Je croyais être devant la reine.

ROSALIE.

Pas tout-à-fait , seigneur archevêque ; ce n'est qu'une reine de théâtre.

MURAT.

Ce serait-là ce Paolucci , qui jadis jetta l'épée aux orties ?

L'ARCHEVÊQUE.

Comme vous le froc , Sire.

ROSALIE.

Et il est archevêque !

L'ARCHEVÊQUE.

Vous voyez que ma vocation était réelle.

ROSALIE.

Et nous voir tous , ainsi réunis , dans des positions si différentes , et si loin de notre pays !

MURAT.

Il paraît que tout chemin mène aussi à Naples... Mais n'oublions pas, monsieur l'Archevêque, le grave objet pour lequel je vous ai fait mander. Madame est admise à la délibération. Nous aurions bien du malheur si, à nous trois, nous ne venions pas à bout de l'entreprise : un roi, un prêtre, une femme ! tout ce qui exerce le plus d'empire sur l'esprit des hommes.

L'ARCHEVÊQUE.

Sire, il s'agit, m'a-t-on dit, du nez de Saint-Janvier.

ROSALIE.

Ah ! ah ! comment c'est un événement aussi grave qui vous occupe. Saint-Janvier avait-il le nez long, Monseigneur ?

L'ARCHEVÊQUE.

Mais oui... passablement.

ROSALIE.

Et vous êtes embarrassés pour une affaire semblable ?

MURAT.

Allez donc chercher au fond de la baie de Naples..... un nez ?

L'ARCHEVÊQUE.

Je ne vois pourtant pas d'autres moyens.

ROSALIE.

Moi, j'en vois un tout simple ; c'est de lui en faire faire un nouveau, sur le modèle de l'ancien, et de le faire pêcher par hasard, tout exprès.

MURAT.

Elle a raison. (*Souriant, à l'archevêque.*) Il n'appartenait qu'à une femme, de l'emporter sur nous dans l'art de la supercherie. Paolucci, c'est vous que je charge de l'exécution de la comédie. Madame est de ma chapelle, et embellira la cérémonie du charme de sa voix. De mon côté, je m'arrangerai pour que le succès de certaine entreprise ne laisse plus aucun doute dans les esprits, sur la vérité de la précieuse découverte. (*A Rosalie.*) Nous nous reverrons.

L'ARCHEVÊQUE.

Signora, je regrette de ne pouvoir vous offrir la main...

ROSALIE.

Je ne pourrais pas non plus l'accepter ; car mon mari est d'une jalousie... et protestant.

SCÈNE VIII.

MURAT, BALTHAZARD.

UN HUISSIER.

Sire, un espion, sortant de Caprée, vient d'être arrêté.

MURAT.

Venant de Caprée?... Qu'on me l'amène. (*L'huissier sort.*)
Cela se rencontre à merveille! ai je pouvais par son moyen...
(*Balthazard paraît, conduit par deux grenadiers.*) Ah! le voilà!
Approche!... Tu sors de Caprée?

BALTHAZARD.

Oui, Sire.

MURAT.

Eh bien! moi, j'y veux aller; et je compte sur toi pour m'indiquer la route...

BALTHAZARD.

Le court séjour que j'ai fait dans cette île, me rend peu propre à ce que vous attendez de moi.

MURAT.

Ton intelligence y suppléera.

BALTHAZARD.

Mais, Sire...

MURAT.

Silence!... Crois-tu donc me tromper? ce n'est pas d'aujourd'hui que Balthazard fait l'honorable métier d'espion.

BALTHAZARD.

Je suis perdu!

MURAT.

Tu conduiras mon monde, et tu lui feras connaître l'endroit le plus favorable au débarquement. Quant aux autres renseignements, tu les donneras au général Lamarque, chef de l'expédition; prends garde de te tromper. Songes-y bien, il faut que je réussisse, ta vie est à ce prix.

BALTHAZARD.

Ah! Sire, vous ne voudriez pas faire dépendre la vie d'un pauvre diable, d'un événement si incertain, et qui présente tant de difficultés!

MURAT.

Je sais bien que cela t'oblige à changer un peu brusquement tes plans de campagne. Tu venais me combattre, et il faut me servir; tu n'en prouveras que mieux ce dont tu es capable...

(*A un officier.*) Que cet homme soit gardé à vue, il fera partie de l'expédition.

BALTHAZARD, *à part.*

Il n'y a plus à balancer... Tant pis pour les Anglais.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

MURAT, GRANDS DU ROYAUME, MINISTRES,
CHAMBELLANS.

1^{er} MINISTRE.

Sire, toutes les autorités de votre bonne ville de Naples, et tous les grands du royaume, viennent déposer aux pieds de Votre Majesté, l'hommage de leur amour et de leur dévouement. Ils ne peuvent assez se féliciter d'avoir pour souverain le beau-frère et l'ami du vainqueur de toute l'Europe.

MURAT.

Messieurs, je suis sensible aux sentimens que vous m'exprimez, j'espère vous prouver bientôt que j'en suis digne... Il est temps de rétablir la liberté du commerce maritime, et de chasser les Anglais d'un poste où tous les malfaiteurs et les brigands de Terre - Ferme trouvent un asile sûr, où se trament tous les complots contre la tranquillité du royaume ; c'est assez vous indiquer Caprée.

UN SEIGNEUR NAPOLITAIN.

Sire, vos fidèles sujets sont prêts à verser leur sang pour Votre Majesté ; l'entreprise est glorieuse, mais elle a besoin d'être long-temps méditée, et que d'immenses préparatifs...

MURAT.

Tout est prévu et médité. (*A un officier.*) Qu'on avertisse le général Lamarque, pour qu'il donne à l'instant l'ordre de l'embarquement. Allons, Messieurs, je compte sur la promesse que vous venez de me faire. Suivez-moi!

LE SEIGNEUR.

Quoi, Sire! pouvons-nous, dans un pareil costume?...

MURAT.

Messieurs, je n'en n'ai jamais trouvé d'assez brillant pour un jour de bataille!... Marchons!

(*Il sort, suivi de tout le monde.*)

FIN DU TROISIÈME TABLEAU.

QUATRIÈME TABLEAU.

LA PROCESSION DE ST.-JANVIER (1808 .

Le Théâtre représente une place publique , à Naples. — Des Lazzaronis couchés au soleil. — Une marchande de macaronis. — Une marchande de melons d'eau. — Une marchande de glaces.



SCÈNE PREMIÈRE.

PLUSIEURS LAZZARONIS, LORETTA, MARCHANDES.

Briggio! 1^{er} LAZZARONI.

Ohé! 2^{m^e} LAZZARONI.

Ferons-nous le transport des meubles du seigneur Ocinello? 1^{er} LAZZARONI.

Aujourd'hui? mon dieu, non. J'ai de quoi vivre pendant douze heures encore, jusqu'à demain je ne travaille pas. 2^{m^e} LAZZARONI.

Il a raison. Comment, lorsque tu as ton melon d'eau pour te rafraîchir, et du macaroni pour te rassasier, tu irais prendre de la fatigue, avant de faire ta digestion. 3^{m^e} LAZZARONI.

Lorsque j'ai la ceinture vide, je porterais la charge d'un chameau; dès que j'ai un sou à mon service, je n'ai plus de force que pour le manger. 2^{m^e} LAZZARONI.

Toi, Loretta, une tranche de melon d'eau; tu auras des pratiques cette après-dînée, il y a du mouvement dans la ville. 1^{er} LAZZARONI.

LORETTA.
Je crois bien, le quartier Saint - Charles est plein de monde. Qu'est-ce qui se passe donc?

1^{er} LAZZARONI.

Est-ce que tu ne sais pas que notre nouveau roi est parti pour Caprée?

2^{me} LAZZARONI.

Belle folie, que leur expédition de Caprée!

3^{me} LAZZARONI.

La belle folie? Ils promènent cependant Saint-Janvier par la ville, pour la faire réussir.

1^{er} LAZZARONI.

Saint-Janvier ne leur sera pas plus utile qu'un cautère sur une jambe de bois.

2^{me} LAZZARONI.

Oh! ça, c'est vrai; notre magnifique roi a eu beau le tirer du fond de l'eau, et le couvrir de riches vêtements, il n'y a pas plus de dévots et d'offrandes que dessus ma main. (*On crie au fond.*)
Ohé! ohé!

(*On voit des hommes courir sur la plage, et regarder des pêcheurs qui retirent leurs filets.*)

2^{me} LAZZARONI.

Ah! voilà la procession qui vient de ce côté. Allons, allons, levons-nous un peu, que diable!

1^{er} LAZZARONI, *regardant au fond.*

Tiens, qu'est-ce que font donc les autres, là-bas, sur le bord de la mer?

LORETTA.

Ils regardent les pêcheurs.

3^{me} LAZZARONI.

Eh bien! nous, nous regardons le cortège; il est superbe!

2^{me} LAZZARONI.

Oui, mais le Saint ne l'est pas. Dieu! mon dieu! que c'est drôle, un Saint sans nez.

LORETTA.

Taisez-vous, impie! prenez garde qu'il n'vous fasse repentir de vos mauvaises plaisanteries.

1^{er} LAZZARONI.

Lui qui n'a pas pu défendre la ville! car c'est pour ça qu'on lui avait fait prendre un bain.

LORETTA.

Allons, taisez-vous, y'là le cortège.

(*Le cortège paraît sur la place, pendant que la marchande de macaroni revient en disant :*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, L'ARCHEVÊQUE.

(*Entrée de la procession.*)

LA MARCHANDE.

Je ne sais pas si ces pêcheurs-là ont pris le diable ou la baleine ; mais ils ne peuvent pas venir à bout de tirer leurs filets hors de l'eau.

PLUSIEURS VOIX.

Courons ! courons !

PLUSIEURS AUTRES.

Ah ! ma foi ! moi je veux voir le cortège ! je reste ici !

(*Les uns se portent vers la mer, les autres se rangent sur les côtés.*
— *Le cortège paraît tout-à-fait en scène.*)

CHŒUR.

Nous t'implorons, grand Saint-Janvier !
Mais pour nos fautes journalières,
C'est par nos dons, par nos prières,
Que nous voulons les expier.

(*Le Saint paraît ; tout-à-coup des cris s'élèvent sur le rivage.*)

1^{er} LAZZARONI.

C'est son nez !

2^{m^e} LAZZARONI.

Le voilà !

1^{er} LAZZARONI.

Le nez de Saint-Janvier !

LA MARCHANDE DE MACARONI.

Pas possible ! Le nez de Saint-Janvier !

TOUS LES LAZZARONIS.

Gare ! gare !

1^{er} LAZZARONI.

Arrêtez le cortège !

2^{m^e} LAZZARONI.

Place ! place !

LA MARCHANDE DE MACARONI.

Poussez donc pas comme ça !

Joachim Murat.

3^{me} LAZZARONI.
Laissez passer le nez de Saint-Janvier!

Ah! quel miracle!

1^{er} LAZZARONI.
Nous allons bien voir si c'est vrai!

(*Tumulte. — Les matelots arrivent, le peuple s'écarte; le maître pêcheur apporte le nez du Saint sur sa ceinture.*)

L'ARCHEVÊQUE.
C'est lui! ô prodige! (*Il présente le nez à la figure du Saint, le nez s'y colle de lui-même.*) Miracle!

Miracle!

L'ARCHEVÊQUE.
Le Saint pardonne aux Napolitains leur impiété à son égard.

TOUS.
Vive le bon Saint-Janvier! (*On entend le canon*) Vive Saint-Janvier!

BALLET.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LÉGER, *entrant.*

LÉGER.

Eh bien! qu'est-ce qu'ils ont donc à crier comme ça? (*On veut le prendre pour danser.*) Un moment, un moment; je ne danse pas sans savoir pourquoi... Voyons, qu'est-ce qu'il est arrivé d'heureux pour nous? (*Tout le monde lui répond sur-le-champ: Saint-Janvier!*) Ça ne veut rien dire, ça; s'il pleut quelque part du macaroni, ou que le Vésuve se soit changé en fontaine de Lacrima, à la bonne heure.

TOUS.

Saint-Janvier! Saint-Janvier!

LÉGER.

Vient-il d'éternuer... des diamans? alors que Dieu le bénisse, c'est le cas de le dire... Faut que je voie ça. (*Il regarde le Saint.*) Tiens, il a un nez!

1^{er} LAZZARONI.

Qu'on a retrouvé au fond de la mer!

2^{me} LAZZARONI.

Le ciel vient ainsi de rendre au Saint tout son pouvoir.
(*Après les danses, le cortège va s'éloigner. — Le canon, qui n'a pas cessé de retentir, se fait entendre par volées plus fréquentes. — Tout le monde écoute.*)

L'ARCHEVÊQUE.

Le miracle, qui vient d'avoir lieu, doit être le présage d'une victoire !

(*A ce moment, on voit au loin, sur la mer, une petite barque qui file rapidement sur la gauche — De nombreux spectateurs se précipitent hors la scène, et reviennent quelques momens après, en s'écriant : Caprée est pris ! — La mer se couvre de barques, — Les cloches sonnent, le canon gronde, les tambours battent, la musique retentit. — Des cris de victoire viennent du dehors.*)

TOUT LE PEUPLE.

Victoire ! victoire !

2^m LAZZARONI.

Gloire à Saint-Janvier !

3^m LAZZARONI.

Gloire à Joachim Napoléon !

LE PEUPLE.

Gloire à tous deux !

1^{er} LAZZARONI.

Le Saint a pris notre roi sous sa protection, son règne sera glorieux !

LÉGER.

Je sais bien, moi, quel est celui qui protège l'autre.

LA MARCHANDE DE MELONS.

L'île de Caprée s'est rendue; et, pour prendre ce fort, il a suffi d'une poignée de grenadiers et de carabiniers...

LÉGER.

Je le sais bien. Quinze cents français... Il faut le dire, puisque ça est; et ceux-là en ont fait bien d'autres... (*A part.*) sans la permission de Saint-Janvier.

(*Le bruit d'une musique militaire redouble.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MURAT, puis M. DE ST.-CHAUMONT,
HUDSON-LOWE.

(*Murat paraît à la tête de son état-major. — Les cris du peuple recommencent.*)

LE PEUPLE.

Vive Joachim Napoléon !

MURAT.

Merci, mes amis, merci... Rendons hommage d'abord à celui qui donne le triomphe.

LE PEUPLE.

Vive Saint-Janvier!

LÉGER, à part.

Mon habit n'a pas tardé à se couvrir de gloire. J'en suis tout fier pour lui.

ST.-CHAUMONT.

Sire, voilà les prisonniers anglais.

MURAT.

Sir Hudson-Lowe, vous commandiez à Caprée?

HUDSON-LOWE.

Oui, Sire.

MURAT.

Ce fort, que les Anglais croyaient avoir rendu imprenable, défendu par trois mille hommes, des rochers escarpés, et de fortes murailles garnies de plus de cent cinquante bouches à feu, n'a pu résister au brave général Lamarque!

HUDSON-LOWE.

L'humanité, Sire, m'a commandé de ne pas prolonger plus long-temps une lutte dans laquelle Votre Majesté ne pouvait manquer de triompher tôt ou tard.

MURAT, aux officiers anglais.

Messieurs, on va vous rendre vos épées; vous n'êtes pas responsables de la prudente détermination de votre commandant (Se retournant vers Hudson-Lowe.) A vous, Général, je vous ferais remettre la vôtre, si vous saviez en faire usage.

HUDSON-LOWE, à part.

Ah! je reconnais bien-là l'insolence d'un lieutenant de Napoléon!... Si je pouvais jamais tenir le maître!...

MURAT, à son état-major.

Messieurs, suivez-moi!

(Le cortège se remet en marche, aux cris de : Vive Joachim Napoléon!)

FIN DU QUATRIÈME TABLEAU ET DU DEUXIÈME ACTE.

PERSONNAGES DU CINQUIÈME TABLEAU.

MURAT.	ST.-CHAUMONT.
LORD BENTICK, ambassadeur d'Angleterre.	ROSELLA.
EUGÈNE, vice-roi d'Italie.	UN VIEIL OFFICIER FRANÇAIS au service de Naples.
BALTHAZARD.	Ministres, Chambellans, sei- gneurs, officiers, pages, etc.
LÉGER.	

ACTE TROISIÈME.

CINQUIÈME TABLEAU.

LA TRAHISON (1813).

Le Théâtre représente le salon du roi.

•*•

SCÈNE PREMIÈRE.

MURAT, seul. — *Il est à son bureau, et lit une lettre de Napoléon.*

« Je ne vous parle pas du mécontentement de la conduite » que vous avez tenue depuis mon départ de l'armée. Je suppose » que vous n'êtes pas de ceux qui pensent que le lion est mort ; » si vous faisiez ce calcul, il serait faux. » Me traiter ainsi ! Ah ! il parlait autrement, lorsqu'au milieu de tant de généraux illustres pour notre première campagne d'Italie, il me choisissait pour porter au Directoire les drapeaux de l'ennemi ; lorsque plus tard il me nommait son frère, et que nous marchions côte à côte sur tous les champs de bataille de l'Europe. En récompense, il m'a donné une couronne ; mais je l'avais

bien gagnée... Et maintenant, parce que la sienne chancelle sur sa tête, il m'insulte et m'injurie... Et j'hésiterais encore, quand tous les souverains consentent à me reconnaître! quand la campagne de Russie a détruit le charme sous lequel Napoléon tenait enchaînés les peuples!.. Non, tout annonce que la fortune a cessé de lui sourire, car Fouché, lui-même, me presse de signer; il connaît mieux que personne le thermomètre des cours... Et, pour m'avoir écrit, il faut qu'il soit sûr de l'orage qui s'amoncèle sur la tête du grand homme!...

SCÈNE II.

MURAT, LEGER.

LÉGER, *au fond.*

Sire, je vous demande bien pardon; y a-t-il de l'indiscrétion?...

MURAT.

Non, mon vieil ami, puisque je t'ai donné rendez-vous, tu peux approcher.

LÉGER.

Votre Majesté est bien bonne, certainement. Qu'est-ce qu'il y aurait pour son service?

MURAT.

Je connais, Léger, ton attachement pour ma personne, et je crois pouvoir y compter encore dans cette circonstance.

LÉGER.

Et vous avez raison, Sire, vous n'avez pas compté sans votre hôte; il faudrait donner sa vie pour vous... quoique la vie d'un tailleur soit peu importante pour l'état, que je vous prie de croire que Pignolet n'hésiterait pas.

MURAT.

J'ai plus qu'un service à te demander, j'ai un secret à te confier.

LÉGER.

Comment, à moi? Sire, j'écoute.

MURAT.

Approche-toi davantage.

LÉGER,

Me voilà.

MURAT.

Encore plus près. . . . A côté de moi , je veux te parler tout bas

LÉGER.

Hein ! est-ce qu'il y aurait des espions ici ?

MURAT.

Cela t'étonnerait. . . C'est dans les palais qu'ils abondent.

LÉGER.

Ça fait bien de l'honneur à ceux qui approchent Votre Majesté.

MURAT, *s'appuyant sur l'épaule de Léger, et se promenant.*

Il faudrait me faire confectionner, dans le plus court délai, et secrètement, dix mille uniformes anglais.

LÉGER.

Des uniformes anglais. . . Tiens, et pourquoi ?

MURAT.

Que t'importe ?

LÉGER.

C'est vrai, ça ne me regarde pas. . . C'est probablement une ruse de Votre Majesté, pour surprendre et tromper tous ces goddem maudits.

MURAT.

Pas de réflexions ; et surtout je te recommande plus d'égards à l'avenir pour une nation grande et généreuse.

LÉGER.

Votre Majesté veut se moquer de moi.

MURAT.

Hein ?

LÉGER.

Votre Majesté veut savoir ce que je pense au juste, relativement. . . Eh bien ! vous pouvez être tranquille ; il n'y a personne qui hâisse autant que moi les ennemis de la France. Il ne faudrait que ma voix pour les faire tous pendre, que dans un quart-d'heure ils seraient lancés dans l'éternité !

MURAT.

Léger, aurais-je à tort compté sur ton dévouement ?

LÉGER.

Comment, Sire, à tort. . .

MURAT.

J'attends ta réponse. Puis-je compter sur le secret que je t'ai confié ?

LÉGER.

Sur le secret. . . oui, Sire.

MURAT.

Et sur le marché que je viens de te proposer ?

LÉGER, *d'un ton embarrassé.*

Pour le marché, j'en demande bien pardon à Votre Majesté...

MURAT.

Tu me refuses ?

LÉGER.

Ce n'est pas positivement ce que je veux dire...

MURAT.

Manques-tu d'argent ? parle ; je puis te faire compter à l'instant toutes les sommes...

LÉGER.

Non, Sire, ce n'est pas tout cela. Écoutez, permettez - moi de vous parler un moment avec toute la franchise d'un tailleur. Pauvre diable, comblé de vos bienfaits, j'ai une petite fortune bien gentille ; comme je vous l'ai dit, je donnerais mon sang, ma vie pour vous ! mais pour ces habits anglais, c'est plus fort que moi... Voyez-vous, quand on a eu l'habitude de faire ces beaux uniformes de garde impériale, qui ont fait admirer leur coupe et leur couleur dans toutes les cours de l'Europe... Car enfin, je n'en faisais pas un sans me dire : en v'là encore un qui va être couvert de gloire... Celui qui le portera, deviendra peut-être un jour maréchal de France, grand duc, roi... Vous savez que ça se peut. Eh bien ! s'il fallait maintenant me mettre à faire des habits rouges... J'en demande bien pardon à Votre Majesté... Je ne pourrais pas les coudre... tout au plus si je parviendrais à les faufiler, ça ne tiendrait pas...

MURAT.

Il suffit... Sortez !

LÉGER. *Fausse sortie.*

Oui, Sire, je m'en vas.

(*Il pleure.*)

MURAT, *allant à lui.*

Tu pleures, je crois ?

LÉGER.

Sire, ne m'en veuillez pas !... Je vous jure que cela me serait impossible.

MURAT, *lui donnant sa main à baiser.*

Non, je ne t'en veux pas, je te pardonne ; tiens.

LÉGER.

Mon bon maître...

MURAT.

Tu es plus heureux que moi... C'est assez, va-t'en !

(57)

LÉGER.

Oui, Sire. (*A part.*) Ça m'est égal, maintenant, je ne ferai pas d'uniformes anglais... J'aimerais mieux retomber dans les soutanes... Oh! les soutanes!

SCÈNE III.

MURAT, *seul.*

Il m'a fait rougir!... Ah! la politique peut-elle se traîner sur des sentimens aussi vulgaires. L'intérêt général doit guider celui qui commande à un peuple. Le voilà, ce traité qui assure à jamais mon indépendance, qui ne fera plus de moi un de ces rois à la suite... Qu'attendre donc encore pour le signer? c'est trop hésiter, le temps est venu.....

SCÈNE IV.

MURAT, M. DE ST.-CHAUMONT.

ST.-CHAUMONT.

Sire, on a suivi vos ordres. Les lettres de l'empereur pour la reine ont été retenues, voici la dernière. (*Il sort.*)

MURAT.

Donnez. (*Il décachette et lit.*) « Ma chère Caroline, le roi a » quitté l'armée le 16. Votre mari est un fort brave homme sur » les champs de bataille; mais il est plus faible qu'une femme » ou qu'un moine, quand il ne voit pas l'ennemi. Il n'a aucun » courage moral, et ne fut jamais bon qu'à faire un roi de théâ- » tre. » Roi de théâtre! moi! Ah! ce n'est pas la première fois que j'ai été en butte à ses sarcasmes... Il verra ce qu'il en coûte de me traiter ainsi!

SCÈNE V.

MURAT, M. DE ST.-CHAUMONT.

ST.-CHAUMONT.

S. E. l'ambassadeur d'Angleterre!

MURAT.

Qu'on l'introduise sur-le-champ. (*St.-Chaumont sort.*)

Joachim Murat.

8

SCÈNE VI.

MURAT, LORD BENTICK.

MURAT.

Approchez, Milord. Voici le traité que les puissances alliées me proposent; avant de le signer, je suis bien aise de causer avec vous.

LE LORD.

Je suis aux ordres de Votre Majesté.

MURAT.

Répondez-moi avec franchise, Milord. Quelle garantie l'Angleterre me donne-t-elle que plus tard elle fera respecter les conditions de ce traité?

LE LORD.

Sa parole, d'abord.

MURAT.

Après ?

LE LORD.

La signature des ministres.

MURAT.

Tout cela ne me suffit pas. Qui me répondra de son appui ?

LE LORD.

Sa haine pour l'empereur.

MURAT.

Je vous crois, je compte sur vous. Vous êtes invité au bal que je donne ce soir aux envoyés des diverses puissances. Nous ne nous quitterons pas que tout soit conclu. (*A St-Chaumont.*) Faites entrer tout le monde.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, AMBASSADEURS ÉTRANGERS, DAMES, TOUS LES INVITÉS.

MURAT.

Messieurs, je vous présente la première cantatrice du théâtre Saint-Charles; vous jugerez vous-mêmes les talents de la célèbre Roselle.

ROSALIE.

Sire, j'ai reçu de Paris un nouveau chant français.

MURAT.

Ce n'est pas le moment.

ROSALIE.

Il me semblaît, Sire, qu'aujourd'hui plus que jamais...

MURAT.

Non, vous dis-je! je veux faire les honneurs de chez moi...
Le God save the king, l'air favori des Anglais.

LE LORD.

Je remercie humblement Sa Majesté de la faveur qu'elle veut bien me faire.

MURAT, *se levant.*

Allons, belle Rosella, nous vous écoutons.

ROSALIE.

J'en demande pardon à Votre Majesté, mais je ne connais pas ce chant-là!

MURAT.

Je vais vous le faire apporter!

ROSALIE.

Sire, vous êtes trop bon; je ne suis pas en voix aujourd'hui.
Un rhumé affreux...

MURAT.

Madame, nous avons à Naples un château-fort, où l'on guérit les rhumes obstinés.

ROSALIE.

J'en remercie Votre Majesté, et je vais m'y rendre.

(*Elle salue profondément, et sort.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, hors ROSALIE.

MURAT.

C'est une mauvaise tête, qui a besoin d'une leçon!

BALLET.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, M. DE ST.-CHAUMONT.

ST.-CHAUMONT, *bas à Murat.*

Sire, un courrier de l'armée d'Italie vient d'arriver à franc

étrier ; il est chargé de dépêches qu'il veut , dit - il , ne remettre qu'à vous seul.

(*Il sort.*)

MURAT.

Il suffit. Fermez les portes , et qu'il soit introduit sur-le-champ. (*Au chambellan.*) Que tout le monde se retire !

(*Le chambellan revient avec le courrier , et sort.*)

SCÈNE X.

MURAT , EUGÈNE..

MURAT.

Vos dépêches ? ... Que vois-je ? Eugène !

EUGÈNE.

Oui , c'est le vice-roi d'Italie. On me croit encore à la tête de l'armée. Je la quitte , pour ramener à l'honneur un frère que des conseillers entraînent à sa perte.

MURAT.

J'ignore ce que vous voulez dire.

EUGÈNE.

La feinte est inutile. Vos proclamations annoncent assez que le roi de Naples a levé le masque.

MURAT.

De quelles proclamations voulez-vous parler ?

EUGÈNE , *les lui donnant.*

Les voici !

MURAT , *à part.*

Voilà bien l'astucieuse prévoyance de l'Angleterre ; elle a voulu m'empêcher de reculer.

EUGÈNE.

Tu ne me réponds pas , Murat ?

MURAT.

Cette proclamation n'était point destinée à paraître ... On a abusé de ma confiance.

EUGÈNE.

Mais elle n'en est pas moins de toi ; et dans quel style , grand dieu ! est-elle rédigée ! ... Tu dis que le temps est venu de choisir entre deux bannières ; et c'est la bannière impériale que tu oses insulter , en l'abaissant devant la tienne ! Et c'est Murat ! l'ouvrage de Napoléon , le mari de sa sœur , l'homme qui lui doit tout , qui sans lui n'eût été qu'un obscur commandant ! C'est le roi de Naples , par la grâce de l'empereur , qui a osé s'expri-

mer ainsi ! Certes, il est difficile de se séparer du malheur avec plus de brutalité, et de courir avec plus d'impudeur au-devant d'une nouvelle fortune !

MURAT.

Prince, vous m'insultez !

EUGÈNE.

Non, je te parle avec la franche indignation d'un soldat ! d'un compagnon d'armes. . . Murat, mon ami ! toi, rechercher l'alliance de ces souverains si fiers de leur antique naissance ! toi, l'enfant de la révolution française, n'entends tu pas sa voix qui te crie : Tu ne seras grand qu'aussi long-temps que tu serviras la patrie et la liberté ! Par l'oubli des intérêts de la France, par l'oubli des principes qui ont préparé ta véritable gloire, tu ne seras désormais qu'un homme vulgaire, et ton nom n'arrivera plus à la postérité, qu'à travers les nuages qui en obscurciront la splendeur !

MURAT.

Il est trop tard !

EUGÈNE.

Jamais pour réparer ses torts ! Unis - toi loyalement à moi, repousse ces étrangers qui te recherchent aujourd'hui, et qui plus tard, pour prix de ta trahison, te renverseront sans pitié ! . . . L'armée Napolitaine, jointe à mes troupes, non-seulement peut contenir l'armée du feld-maréchal de Bellegarde ; mais encore forcer les gorges du Tyrol, descendre en Allemagne, et revenir sur Bâle, et s'étendre sur les rives du Rhin. Nous pouvons enfin franchir les Alpes Norriques, nous jeter encore dans Vienne, et dicter de nouveau des lois à tous ces monarques, qui veulent fouler aux pieds l'aigle qui nous a si souvent conduits à la victoire ! . . . Murat, réponds-moi ? est-ce que ton cœur ne bat plus ?

MURAT.

Mon destin est écrit, qu'il s'accomplisse !

EUGÈNE.

Mon frère ! ne deviens pas parjure ! vois mes larmes, les larmes d'un soldat, d'un ami ! . . . Faut-il embrasser tes genoux ? tiens, m'y voilà ! rien ne peut me coûter pour t'empêcher de commettre une aussi lâche trahison !

MURAT.

Si je pouvais . . . Je suis engagé . . . Je verrai . . . Je réfléchirai . . .

EUGÈNE.

Anglais déjà par le cœur, un roi de Napoléon ! Murat, adieu.

Demain, à l'ordre du jour, mon armée te connaîtra. Je dirai à tes anciens camarades : un nouvel ennemi se présente; quand je vous le nommerai, vous refuserez d'abord d'ajouter foi à mes paroles, et votre incrédulité, que j'ai partagée d'abord, sera pour vous un titre de gloire. Les Napolitains nous avaient solennellement promis leur alliance; sur la foi du serment des braves, ils sont entrés comme frères, ce sont des ennemis, c'est contre nous qu'ils ont préparé leurs armes. Soldats! je lis dans vos yeux, dans vos âmes, l'indignation qui vous emporte!... Les Napolitains ne sont pas invincibles! et si leur chef a pris pour devise : abandon et perfidie! voilà la mienne, à moi : honneur et fidélité!... Murat, nous ne nous reverrons plus que sur le champ de bataille!

(Il sort.)

MURAT.

Eh bien! sur le champ de bataille... (*A un huissier.*) Faites entrer les envoyés des puissances étrangères!

(*Entrée des envoyés des puissances étrangères.*)

SCÈNE XI.

MURAT, AMBASSADEURS, BALTHAZARD, *en uni forme anglais.*

MURAT.

Messieurs, l'instant est venu de vous prouver que j'embrasse franchement votre cause; je vais signer le traité. (*Au moment où il va signer, le portrait de Napoléon tombe; il fait un mouvement de surprise, et laisse tomber sa plume.*) Grand dieu!

LORD BENTICK, *la ramassant.*

Seriez-vous superstitieux, Sire?

MURAT, *signant.*

Moi, regardez plutôt!

(*Il signe.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, M. DE ST.-CHAUMONT.

ST.-CHAUMONT.

Sire, les officiers français, au service de Votre Majesté, insistent pour paraître devant elle!

(*Murat fait signe de les faire entrer.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, OFFICIERS FRANÇAIS.

MURAT.

Camarades, vous me trouverez toujours prêt à vous entendre... Parlez! que puis-je pour vous?

UN VIEIL OFFICIER.

Est-il vrai, Sire, que les Napolitains aient séparé leur cause de celle de la France?

MURAT.

La politique l'exige.

L'OFFICIER.

Sire, nous vous apportons nos démissions.

MURAT.

Eh quoi! mes amis, vous voulez me quitter?... Connaissez-vous les raisons qui me déterminent? Croyez-vous que j'aie moins que vous le cœur français? Contraint de faire un traité pour sauver mon royaume, que la menace d'un débarquement pourrait soulever, je n'ai fait qu'obéir à la nécessité; suivez mon exemple, restez avec moi; j'ai fait votre avancement, d'autres avantages vous attendent encore. Dites, que voulez-vous?

L'OFFICIER.

Nos feuilles de route, Sire; nous sommes, nous restons français!

MURAT.

Ils m'abandonnent à leur tour... Que vois-je? Balthazard à ma cour!... Un espion! un traître!

BALTHAZARD.

Vous n'avez plus rien à me reprocher, Sire! comme vous, j'appartiens à l'Angleterre.

FIN DU CINQUIÈME TABLEAU.

PERSONNAGES DU SIXIÈME TABLEAU.

MURAT.

LE MARQUIS DE RIVIÈRE.

SON AIDE-DE-CAMP.

UN VIEUX CAPITAINE.

TRESTAILLONS.

UN BRIGAND.

JEANNE, vieille servante du capitaine.

Amis de Trestailbons.

SIXIÈME TABLEAU.

LA FUITE EN PROVENCE (1815).

Le Théâtre représente, dans une partie, l'intérieur d'une petite ferme, et dans l'autre, un petit jardin, qui n'est séparé de la campagne que par une petite haie. — La mer dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, UN AIDE-DE-CAMP, JEANNE.

(Ils sont assis à une petite table, dans le jardin. — La vieille va et vient de la maison au jardin.)

LE MARQUIS.

Non, non, Capitaine, Murat est encore dans les environs de Toulon.

L'AIDE-DE-CAMP.

Cependant, monsieur le Marquis, ce bâtiment qui a mis à la voile cette nuit?... des rapports certains vous ont appris qu'il avait été nolisé par l'ex-roi... Quelle apparence qu'il ne se soit pas hâté d'y chercher un refuge contre les poursuites dont il est l'objet?

LE MARQUIS.

Quelle apparence?... (*Se levant et allant au fond.*) Tenez, Monsieur, prenez ma lunette, et regardez sur votre droite... Voyez ce bâtiment immobile... Apercevez-vous les signaux qu'il fait de temps en temps ?

L'AIDE-DE-CAMP.

Oui, Gouverneur.

LE MARQUIS.

Eh bien ! Monsieur, tout cela démontre, clair comme le jour, que Murat ne s'est point encore embarqué, mais qu'il est attendu par ce navire.

L'AIDE-DE-CAMP.

Je vois, Gouverneur, que rien ne peut vous échapper.

LE MARQUIS.

Et pas plus ce prétendu roi qu'autre chose, je l'espère bien.

L'AIDE-DE-CAMP.

Sa Majesté Louis XVIII a prouvé toute la sagacité qui le distingue, en envoyant ici le marquis, son vieux compagnon, et en lui conférant des pouvoirs aussi étendus.

LE MARQUIS.

Sans cela, mon cher, je n'aurais pas accepté... Rien à faire sans un pouvoir absolu. C'est ce que j'ai répété plus de cent fois à Sa Majesté. Nous avons été trop bons en 1814; mais 1815 ne lui ressemblera pas, dieu merci ! d'ailleurs, c'est le vœu des populations, voyez même Nîmes, Avignon, Marseille... ces excellentes villes veulent absolument qu'on les débarrasse de tous ces coquins de Bonapartistes, et nous y parviendrons. C'est pour cela que j'ai voulu de pleins pouvoirs...

L'AIDE-DE-CAMP.

Avez-vous remarqué que ce Murat avait affecté de débarquer au même endroit que son cher beau-frère ? au golfe Juan.

LE MARQUIS.

Oui ; mais je lui promets que là se bornera la ressemblance, et qu'il ne fera pas comme lui une promenade militaire jusqu'à Paris... j'y mettrai bon ordre. Refuser dédaigneusement la proposition que je lui fais faire de s'en remettre à la bonne foi et à l'humanité du roi de France!...

L'AIDE-DE-CAMP.

Qui se serait contenté de le faire enfermer pour le reste de ses jours.

LE MARQUIS.

Oh ! mon dieu ! pas davantage... c'est du moins ce que j'aurais conseillé. Nous savons ce que c'est que l'infortune !

Joachim Murat.

L'AIDE-DE-CAMP.

Tandis que, maintenant, si l'on parvient à le prendre...

LE MARQUIS.

Quarante-huit mille francs à quiconque le livrera mort ou vif, et j'espère bien... (*Il regarde du côté de la mer.*) Mais tenez, tenez, la mer est devenue mauvaise, et voilà le bâtiment forcé de prendre le large. Son dernier espoir de salut lui échappe... Allons, Capitaine, continuons à inspecter les postes placés sur la côte. (*Appelant.*) Bonne femme!... (*La vieille s'approche.*) tenez, voilà pour l'abri que vous nous avez donné.

(*Il jette une pièce d'argent sur la table, et s'éloigne avec son aide-de-camp.*)

SCÈNE II.

JEANNE, d'abord seule, puis MURAT.

JEANNE, seule.

Je ne sais pas ce que c'est que ces Messieurs; mais ils ont de mauvaises figures. Ça porte l'uniforme, et ça n'a pas plus l'air militaire que moi! Je gagerais bien que ce ne sont pas des anciens camarades de mon pauvre maître... On ne voyait pas, du temps de l'empereur, une épaulette de général sous une aile de pigeon, comme à cet autre... Ce n'est que depuis les Bourbons que la mode en est revenue... Dieu veuille qu'elle ne dure pas long-temps!

(*Elle rentre dans sa maison, et se met à filer.*)

MURAT, les vêtements un peu en désordre; il paraît derrière la haie du petit jardin, il est accablé de fatigue.

Toute une nuit, bientôt toute une journée encore dans la campagne! me traînant à travers les vignes et les blés pour échapper aux regards... Je n'en puis plus!... Dix charges de cavalerie m'auraient moins fatigué!

JEANNE, dans l'intérieur, toujours filant.

En ont-ils faits; dans la révolution, contre les royalistes!... Et maintenant les voilà qui en font davantage pour un roi, par la grâce des cosaques!

MURAT, qui est entré dans le jardin, examinant la maison.

Ma foi, je vais entrer dans cette ferme... elle est simple,

modeste... Ce n'est pas là qu'habitent les ambitieux et les dénonciateurs !
(Il frappe à la porte.)

JEANNE.

On y va !

MURAT, *poussant la porte et entrant.*

Pardon, bonne femme ! en faisant une promenade, je me suis égaré, et...

JEANNE.

Vous désirez que je vous remette dans votre chemin ? Vous voulez sans doute retourner à Toulon ?

MURAT.

A Toulon ?... Oui... oui...

JEANNE.

Monsieur est en activité de service ?

MURAT.

Oui, je fais partie de la garnison.

JEANNE, *à part.*

Ce n'est pas comme les autres de tout-à-l'heure, celui-là, c'est comme mon maître, ça a servi dans le bon temps !...
(A Murat.) Venez, Monsieur, venez, je vais vous indiquer votre route.

MURAT.

Oh ! tout-à-l'heure, si vous le voulez bien... Ma promenade a été plus longue que je ne voulais...

JEANNE.

Et vous êtes fatigué, peut-être ?... Asséyez, asséyez-vous !

MURAT, *assis.*

Ce n'est pas tout ; et je vous avoue qu'outre la fatigue...

JEANNE.

Vous avez faim, peut-être ?

MURAT, *souriant.*

Mais...

JEANNE.

Attendez ! attendez ! vous allez être servi. (Elle s'empresse, apprête des œufs, et dresse une petite table. — A part, en regardant Murat, qui est plongé dans ses réflexions.) Ça doit être au moins un colonel... A-t-il la mine gracieuse quand il vous parle ! Celui-là a dû faire des conquêtes, et joliment, dans son jeune temps !

MURAT.

A qui appartient cette ferme ?

JEANNE.

A un ancien militaire.

(68)

MURAT.

Il n'est pas ici ?

JEANNE.

Pas pour le moment ; mais il ne peut tarder à rentrer...
Justement le voilà.

MURAT.

Il sera généreusement récompensé de son hospitalité.

JEANNE.

Oh ! prenez garde ! comme militaire , il sera enchanté d'être
utile à un ancien camarade ; mais ne parlez pas de paiement , il
se fâcherait.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Un étranger chez moi ! un militaire !... (*A Murat qui est
resté debout.*) Ne vous dérangez pas , Monsieur , je vous prie ;
continuez , continuez... Jeanne n'a fait que me prévenir.

MURAT.

Vous êtes bien bon... (*Il se rassied et recommence à manger.
— Le capitaine se met à table en face de lui, et lui verse à
boire.*) Eh bien ! Monsieur , avez-vous appris quelque chose de
nouveau ?

LE CAPITAINE.

Mon dieu oui !

MURAT.

Vous dites cela bien tristement.

LE CAPITAINE.

Ah ! c'est que tout ce qu'on apprend aujourd'hui serre le
cœur.

MURAT.

Qu'est-il donc arrivé ?

LE CAPITAINE.

Ils viennent de commettre le plus lâche et le plus horrible
des attentats ! ils ont assassiné le maréchal Brune !

MURAT.

Brune ! l'infortuné !... C'est donc là le sort qu'ils réservent
aux plus généreux enfans de la France !

LE CAPITAINE.

Voilà des sentimens qui me font du bien à entendre ! Mais

plus je vous examine , et plus il me semble que vous ne m'êtes pas inconnu...

MURAT.

Vous croyez?... On se trompe souvent.

LE CAPITAINE.

Non, non, je ne me trompe pas; j'ai vu à Paris...

MURAT.

A Paris?...

LE CAPITAINE.

Dans la salle des Maréchaux!... un portrait!... celui de Murat!...

MURAT.

Vous trouvez?...

LE CAPITAINE.

Oui, oui, c'est vous! c'est vous!... vous êtes le roi de Naples!

JEANNE, tombant à genoux.

O mon dieu!

LE CAPITAINE, se jetant à ses genoux.

Ah! Sire!...

MURAT.

Que faites-vous?... Un brave ne se met à genoux qu'au premier rang, en face de l'ennemi! *Il le relève et l'embrasse.*)

JEANNE.

Ah! Sire, pardonnez à la pauvre Jeanne...

(Elle veut baiser le pan de son habit. — Murat l'en empêche, et lui prend les mains, qu'il serre affectueusement.)

MURAT.

Mes amis, mes bons amis, je me confie entièrement à vous!

LE CAPITAINE.

Ah! mon prince! ma maison, ma fortune, ma vie, je suis prêt à tout sacrifier pour votre salut!

MURAT.

Brave homme! que je suis heureux de vous avoir rencontré!

LE CAPITAINE.

Il faut absolument trouver un moyen sûr pour vous faire quitter la France... les plus grands dangers vous y menacent!...

MURAT.

Je le sais.

LE CAPITAINE.

Vous ne savez pas tout. Votre tête a été mise à prix par le gouverneur de la province.

MURAT.

L'ami du roi Louis XVIII?

LE CAPITAINE.

Lui-même. Quarante-huit mille francs sont promis à celui qui vous livrera mort ou vif.

MURAT.

Lui que j'ai sauvé ! qui me doit la vie !...

LE CAPITAINE.

Il serait possible !... Ah ! le misérable !... Et dire que nous sommes retombés sous un gouvernement qui se fait gloire de confier les emplois les plus importants à de pareils hommes !

MURAT.

Une seule journée en a décidé ! Quand je pense qu'il aurait suffi, à Waterloo, d'enfoncer deux ou trois carrés d'infanterie anglaise pour arracher la victoire à l'ennemi !... Ah ! si j'avais été là !...

LE CAPITAINE.

Dans ce moment, il ne s'agit plus de la France ; mais de vous. Vous avez sans doute quelques amis à Toulon ?

MURAT.

Tout dévoués...

LE CAPITAINE.

Je me rends près d'eux... Vous ne craignez point ?...

MURAT, *écrivant sur son souvenir.*

Voici leurs noms et leurs adresses.

LE CAPITAINE.

Vous procurer un bâtiment cette nuit serait impossible ; il faudra vous contenter d'une simple barque.

MURAT.

Qu'importe ! j'affronterais l'Océan, sur une planche, pour revoir ma femme et mes enfans !

LE CAPITAINE.

Vous ne vous effrayez pas facilement, on le sait ; mais la barque ne pourra vous conduire bien loin... C'est en Corse qu'il faut d'abord vous rendre.

MURAT.

Oui, vous avez raison ; je n'y courrai aucun danger... Ils s'armeraient plutôt pour me défendre !

LE CAPITAINE.

Là, vous trouverez tout ce qu'il faut pour une plus longue traversée. La nuit est venue, je pars. Un son de cor sera le signal. La barque à la pointe du rocher, que vous avez dû remarquer au bas de la côte ici près. Si, pendant mon absence,

les misérables qui vous épient venaient ici... il faut tout prévoir... vous vous cacherez là. (*Il lui montre l'endroit dans le jardin.*) Cet endroit, où était placé le tonneau pour arroser mon jardin, vous servira d'asile; les feuilles de vigne qui le recouvrent ne permettent pas d'en soupçonner l'existence... vous y serez en sûreté. Le temps presse, adieu! bientôt je serai de retour. Jeanne, mes armes, mon manteau.

MURAT.

Comment pourrais-je jamais reconnaître?...

LE CAPITAINE.

Un souvenir du général, une fois le péril passé, c'est tout ce que désire le vieux soldat.

(*Il sort vivement, après avoir pris son manteau et ses armes.*)

SCÈNE IV.

MURAT, JEANNE.

MURAT.

Ah! je voudrais redevenir roi! ne fut-ce que pour lui prouver combien le cœur de Murat est profondément touché!... (*A Jeanne.*) Je n'oublierai jamais ce que je vous dois à tous deux!

JEANNE.

Ah! Sire, je ne mérite pas...

MURAT, gaiement.

Si parbleu!... Mais le sommeil m'accable...

JEANNE.

En attendant de nouvelles fatigues, si vous vous reposiez quelques instans là, sur ce lit...

MURAT.

Le conseil est bon... Si pendant que je dormirai...

JEANNE.

Ah! soyez tranquille, je veillerai, moi, et à la moindre apparence de danger...

MURAT.

Tu m'avertiras?... Soit, j'accepte; et je me crois aussi bien gardé que lorsque mes grenadiers faisaient sentinelle autour de mon palais de Naples.

(*Il s'approche et va pour se jeter sur le lit.*)

JEANNE.

Sire, mon général, regardez.

MURAT, *tranquillement.*

Ah ! oui, là-bas, cette lanterne, et tu crains... En effet, ce peut être quelques bandes de ces assassins avides de gagner l'argent qu'on leur a promis pour ma tête.

JEANNE.

Ah ! Sire, je vous en supplie, hâtez-vous !...

MURAT.

Me blottir dans ce terrier... Allons, il faut battre en retraite devant une poignée de misérables !... Ah ! mitraille de l'ennemi ! où es-tu ?

JEANNE, *regardant toujours.*

Ils approchent !

MURAT, *entrant dans le trou.*

M'y voilà !

JEANNE, *arrangeant au-dessus de Murat les feuilles de vigne.*

Ne bougez plus. (*Revenant dans sa chaumière.*) J'entends le bruit de leurs pas... ils entrent dans le jardin... Il était temps !
(*Elle ferme la porte.*)

SCÈNE V.

MURAT, *caché*, JEANNE, TROUPE DE BANDITS, *quelques-uns en gardes nationaux, conduits par Trestailons.*

TRESTAILLONS, *frappant.*

Ouvrez !

JEANNE.

Qui va là ?

TRESTAILLONS.

Tu le verras.

JEANNE.

Excusez, c'est que je suis en train de me coucher.

TRESTAILLONS.

Tu te coucheras demain, mille tonnerres !

JEANNE, *ouvrant.*

Que voulez-vous !

TRESTAILLONS, *entrant.*

Ce que je veux ? retourner ta bicoque, si ça me convient.

JEANNE.

De quel droit ?

TRESTAILLONS.

Belle question ! De celui du plus fort. Allons, vous autres ! ..

JEANNE.

Mais...

TRESTAILLONS.

Silence! Murat est caché dans ses environs, nous en sommes sûrs; et tu as la mine d'une recéleuse... Ce bijou chez toi, tu passeras un vilain quart-d'heure, mille noms!...

(*Il fait un signe; les bandits se répandent dans la maison, dans le jardin; ils passent et repassent près du lieu où est Murat.*)

JEANNE.

Vos recherches sont bien inutiles. Depuis plus de trois jours, personne n'a mis les pieds ici; mon maître, lui-même, est à la ville.

TRESTAILLONS.

Tais-toi, la vieille! (*Se promenant.*) Et dire que nous ne pourrions pas mettre la main sur ce gueusard!...

UN BRIGAND.

Vous ne savez pas, vous autres, qu'il est tout coust de diamans que nous partagerions!...

TRESTAILLONS.

Que vous partageriez?... A la bonne heure!... Ce n'est pas pour des millions que je travaille... c'est par diplôme, et pour la bonne cause... Je touche la pension des Tuileries, parce qu'elle m'honore; mais je ne veux rien de plus... Dieu et les Bourbons, voilà mon affaire!... O mon doux Jésus! fais-moi trouver cet usurpateur de la petite espèce, et je te promets que mon poignard ne se reposera qu'après avoir troué à jour tous les ennemis du trône et de l'autel!... Voyons, la vieille, dépêche-toi, le coup de l'étrier, nous avons hâte, et du bon, entends-tu?

JEANNE, *sortant chercher du vin.*

Vous serez satisfait... Asséyez-vous un moment.

TRESTAILLONS, *s'asséyant.*

Un moment, oui. (*Les autres l'imitent.*) Malgré les marches et les contre-marches qu'il nous a fait faire, depuis trois jours, il faudra, tron de lère! que le roitelet soit bien fin... pour passer à l'abri de ma carabine!... elle sent la chair impériale d'une lieue!

JEANNE, *revenant, et posant sur la table des verres et des bouteilles.*

Voici, Messieurs, ce que j'ai de mieux à vous offrir.

TRESTAILLONS, *prenant un verre.*

C'est ce que je m'en vais voir. (*A sa troupe.*) Faites comme moi, vous autres; nous serons sur pied toute la nuit, il s'agit de tenir l'œil ouvert. (*On entend un son de cor.*)

Joachim Murat.

MURAT, *entre les feuilles.*

Le signal!

JEANNE.

S'ils allaient comprendre!... O mon dieu! délivre-nous de leur présence!

TRESTAILLONS, *à Jeanne, tendant son verre.*

Eh bien! qu'as-tu donc? bagace! tu trembles?...

JEANNE.

Je suis bien vieille...

TRESTAILLONS.

Et ton vin bien nouveau. N'importe, verse encore.

(*Jeanne remplit les verres.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE, *arrivé près de sa porte qui est restée ouverte.*

Grand dieu! comment faire? Trestailons ici!... (*Il s'avance à pas de loup vers l'endroit où est Murat.*) Sire, partir à l'instant, ou jamais peut-être... Il y va de votre vie et de la mienne!

(*Un brigand paraît. — Le capitaine a un manteau, un sabre et des pistolets. — Murat a pris toutes les précautions possibles pour sortir de son gîte.*)

TRESTAILLONS, *à ses camarades.*

A la réussite de l'entreprise!

TOUS.

A la mort de Murat!

LE CAPITAINE, *lui jetant son manteau sur les épaules.*
C'est celui que j'avais à Lody.

MURAT.

Il doit me porter bonheur.

LE CAPITAINE.

Un nouveau signal quand la barque s'éloignera...

MURAT.

Vous l'entendrez bientôt. Le tout pour le tout!

(*Il prend le sabre entre ses dents, prend un pistolet de chaque main, et s'apprête à partir. — A peine il a fait deux pas, Trestailons frappe sur la table avec son verre, se lève, et ses*

camarades imitent son exemple. — Le capitaine retient Murat prêt à s'élançer sur les brigands.)

LE CAPITAINE, à Murat qui s'éloigne.

Bon courage!

(*Il fait du bruit au milieu des feuilles, en s'avançant pour les arrêter, et donner le temps au roi de s'éloigner.*)

TRESTAILLONS.

Alerte! il y a du monde par là!

JEANNE.

Il est perdu!

TRESTAILLONS, couche en joue le capitaine.

Rends-toi! ou tu es mort!

LE CAPITAINE, s'avançant.

Mes amis, qu'ai-je fait? que voulez-vous?

JEANNE, à part.

Mon maître!

UN BRIGAND.

Ce que nous voulons? tes diamans!

LE CAPITAINE, à part.

Ils me prennent pour Murat.

TRESTAILLONS.

Roi détrôné, point de cochotteries!

LE BRIGAND.

Il faut le tuer! Feu!

(*Il fait feu.*)

JEANNE, se précipitant.

Ah! que faites-vous? c'est mon maître!

LE CAPITAINE, frappé, chancelle. — *On entend un bruit de cor.*

Il est sauvé!

TRESTAILLONS, le renverse tout-à-fait d'un coup de hache ou de pistolet, et lui met le pied sur le corps.

Misérable!

TABLEAU.

FIN DU SIXIÈME TABLEAU ET DU TROISIÈME ACTE.

PERSONNAGES DU SEPTIÈME TABLEAU.

MURAT.

TRENTACAPELLI , capitaine des
légionnaires de Pizzo.

JÉRONIMO , } pêcheurs cala-
PIÉTRO , } brais.

LE CAPITAINE PERNICE.

LÉGER.

Peuple, pêcheurs , légionnai-
res de Pizzo, partisans de
Murat.

ACTE QUATRIÈME.

SEPTIÈME TABLEAU.

LE DÉBARQUEMENT EN CALABRE (1815).

Le Théâtre représente une partie du village de Pizzo. Au fond , la mer ; à droite , l'église. — Au lever du rideau , le jour commence à peine à paraître , et déjà la cloche appelle les fidèles à la prière. — Tous les habitans sortent de chez eux endimanchés , et se rendent à l'église.



SCÈNE PREMIÈRE.

TRENTACAPELLI ET LES LÉGIONNAIRES.

TRENTACAPELLI.

Halte ! front ! Mes amis , le service de Dieu nous appelle d'abord ; ensuite nous nous exercerons au maniement des armes , pour le service du roi. Peloton ! par le flanc gauche , en avant ! et par file à gauche , marche ! (*Ils entrent dans l'église.*)

SCÈNE II.

GÉRONIMO ET PIÉTRO, PÊCHEURS.

GÉRONIMO.

Dis donc, Piétro, est-ce que nous n'allons pas avec les autres? c'est aujourd'hui dimanche.

PIÉTRO.

Ma foi, non... D'abord, vois-tu, moi je suis en avance avec le ciel.

GÉRONIMO.

Ça n'empêche pas que ton confesseur te fasse faire pénitence.

PIÉTRO.

Je pense bien à autre chose, ma foi!

GÉRONIMO.

Est-ce que tu aurais appris du nouveau? conte-moi donc ça.

PIÉTRO.

J'ai vu cette nuit, par le clair de lune, quelque chose qui me tracasse. Ça me faisait l'effet d'une flotille...

GÉRONIMO.

Une flotille de quoi?... puisque le roi Ferdinand est en paix avec toutes les puissances...

PIÉTRO.

Avec toutes, et les barbaresques?...

GÉRONIMO.

Et tu te figures que ce sont ces âmes damnées - là qui voudraient débarquer sur les côtes de la Calabre?

PIÉTRO.

Tiens!... ça serait peut-être la première fois que cela se serait vu... Dis-moi, Géronimo... te sentirais-tu disposé à te voir enlever ta femme, pour aller chatouiller la plante des pieds du bey de Tunis ou de Tripoli?

GÉRONIMO.

Par la sainte Madone des Calabres! j'aimerais mieux lui enfoncer mille fois mon couteau dans le cœur...

PIÉTRO.

A la bonne heure! voilà ce qui s'appelle parler en bon mari... Mais écoutez... N'entendez-vous pas le bruit des rames qui fendent l'eau?... Tenez... regardez derrière ces rochers, ne

voyez-vous pas une chaloupe qui cherche à gagner le rivage?... Allons, mes amis, vite en embuscade! et si ce sont des Turcs, au fond de l'eau, ça engraissera le poisson! (*Ils sortent.*)

SCENE III.

MURAT, PLUSIEURS OFFICIERS.

(*Ils arrivent dans une chaloupe. — Murat saute à terre.*)

MURAT.

C'est à moi à descendre le premier.

LE CAPITAINE PERNICE.

Sire, ne craignez-vous pas de faire manquer une aussi grande entreprise, en débarquant avec aussi peu de monde?

MURAT.

Capitaine, si vous en redoutez les suites, je vous permets de me quitter...

PERNICE.

Ce n'est pas dans le malheur que des soldats abandonnent leur chef!

TOUS.

Non! non!

PERNICE.

Entre Votre Majesté et nous, c'est à la vie et à la mort!

TOUS.

Oui! oui!... à la vie! à la mort!

MURAT.

Marchons donc en avant! il n'y a plus à hésiter... Il s'agit d'une couronne ou de l'échafaud!... Suivez-moi!

PERNICE.

Sire, j'aperçois un groupe d'individus qui s'avancent vers nous, permettez-moi d'aller les reconnaître?

MURAT.

Allez, Capitaine... mais ne vous exposez pas... Mes amis sont rares, aujourd'hui. (*Le capitaine sort un moment.*) Sont-ce des partisans?... Comment vont-ils me recevoir?... Je n'ai fait que du bien aux Napolitains... Que peut m'opposer Ferdinand?... Il est vrai qu'il a pour lui les prêtres, et c'est beaucoup chez un peuple superstitieux.

VOIX, en dehors.

Vive Joachim! vive Joachim!

MURAT.

Ah! ces cris me prouvent qu'on ne m'a pas entièrement oublié. Messieurs, c'est d'un heureux présage.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE CAPITAINE PERNICE, GÉRONIMO,
PIÉTRO, ET AUTRES PÊCHEURS.

GÉRONIMO, PIÉTRO, et LES AUTRES PÊCHEURS, *entrent en scène, en criant :*

Vive Joachim !

PERNICE.

Sire, ces braves gens s'estiment heureux d'être les premiers à proclamer le retour de Votre Majesté !

MURAT.

Mes amis, mes bons Napolitains... je n'ai pu vivre sans me revoir encore au milieu de vous... Je ne veux que votre gloire et votre bonheur, vous le savez...

GÉRONIMO.

Vive Joachim ! nous mourrons tous pour le défendre !

PIÉTRO et LES AUTRES PÊCHEURS.

Oui ! oui !

PERNICE.

Vous devez être satisfait, Sire, de cette première réception ?

MURAT.

Je n'ai jamais douté du peuple : il est sincère, lui !... il se laisse guider par son cœur... Mais les nobles... mais les grands... Je ne pourrai compter sur eux que lorsque j'aurai des places, de l'argent, ou des cordons à leur donner.

PERNICE.

C'est pour cela que je voudrais voir plus de monde autour de vous. Mais depuis vingt-quatre heures, Votre Majesté n'a pris aucun repos, et à peine quelque nourriture...

GÉRONIMO.

Ah ! Sire, ma chaumière est à deux pas... et tout ce qu'elle renferme est à votre service. Entrez-y avec tout votre monde, ça me portera bonheur pour cent ans.

PERNICE.

Sire, vous ne pouvez refuser...

MURAT, à Geronimo.

Allons, j'accepte, mon ami... (*A son monde.*) Mes braves compagnons, venez vous reposer un peu de toutes vos fatigues.

(*Murat les fait passer devant lui. — Au capitaine, en s'en allant.*)
Cela donnera le temps de nous rejoindre aux bâtimens de notre
flotille, dispersés par la tempête de cette nuit.

(*Tout le monde sort.*)

SCENE V.

LÉGER, seul. — *A peine Murat a-t-il disparu, que Léger arrive.*

LÉGER, tirant sa montre.

Diable ! diable ! je suis bien en retard avec la messe ; il est vrai que je me suis un peu arrangé pour cela... Ce que tu es devenu, pauvre Pignolet ! Qui est-ce qui m'aurait dit qu'un jour, pour avoir de l'ouvrage, je serais obligé de dire mes patenôtres, et de chanter au lutrin. Faut bien en passer par là, puisque le maître tailleur des légionnaires du Pizzo ne veut m'employer qu'à ce prix... C'est cher ! d' fameux soldats, que j'habille-là ! et forts à la manœuvre, surtout lorsqu'il s'agit du genou ! terre ! et de : présentez armes ! à monsieur le curé. Oh ! je ne mourrai pas dans ce pays ; hôpital pour hôpital, j'aime mieux finir en France. On dit pourtant que c'est la même chose, depuis qu'il y en a eu un autre à la place de la redingotte grise. C'est égal, j'y retournerai, parce que là-bas, ça peut pas durer longtemps.

SCÈNE VI.

LÉGER, LE CAPITAINE TRENTACAPELLI.

TRENTACAPELLI, sortant de l'église. — *A Léger.*

Qu'est-ce que vous faites - là, monsieur le tailleur, au lieu d'être à l'office qui va finir ?

LÉGER.

J'y vais, monsieur le capitaine, j'y vais. C'est que, voyez-vous, je travaille à votre habit.

TRENTACAPELLI.

Il fallait, avant, travailler à votre salut.

LÉGER, à part.

Je vous demande un peu qu'est-ce que ça lui fait, que j'aie à la messe ? C'est égal, j'aurai toujours escamoté le prône, et je vas m'en aller par la petite porte de derrière.

(*Il entre à l'église.*)

SCÈNE VII.

PIÉTRO, LE CAPITAINE TRENTACAPELLI.

PIÉTRO, *s'approchant avec mystère.*

Bon, voilà monsieur le capitaine, je vais lui dénoncer ce qui se passe; ça me vaudra quelque chose. (*Au capitaine.*) Monsieur le Capitaine...

TRENTACAPELLI.

Qu'est-ce?

PIÉTRO.

Je viens vous apprendre une grande nouvelle... Le roi Joachim est débarqué!

TRENTACAPELLI.

Qu'est-ce que tu dis-là? Allons donc, c'est un conte.

PIÉTRO.

Si vous en doutez, tenez, regardez là-bas, dans la cabane à Geronimo.

TRENTACAPELLI, *allant au fond.*

C'est-il possible!... Eh oui! c'est bien lui!... Quelle belle occasion pour moi, d'attraper de l'avancement.

PIÉTRO.

Et pour moi, monsieur le Capitaine?

TRENTACAPELLI.

Oh! pour toi aussi. Et comment l'a-t-on reçu?

PIÉTRO.

Parbleu! comme ils reçoivent tout le monde, en criant: vive le roi!... Mais je crois qu'ils commencent à en être fâchés.

TRENTACAPELLI.

Tu as donc crié aussi?

PIÉTRO.

Ma foi, que voulez-vous?... Mais à présent...

TRENTACAPELLI.

A la bonne heure... Va vite prévenir tes amis... Il faut que chacun s'arme, et se rende ici en toute hâte!

PIÉTRO.

J'y vas... ça ne sera pas long.

Joachim Murat.

SCÈNE VIII.

LE CAPITAINE TRENTACAPELLI, LÉGIIONNAIRES, *sortant de l'église.*

TRENTACAPELLI.

Allons, mes braves, voilà une belle affaire pour vous... ne tremblez pas ; il faut se distinguer... ça vous vaudra dix campagnes... Il s'agit de prouver votre fidélité au roi Ferdinand, en vous emparant de la personne du traître Joachim, qui vient de débarquer !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, HABITANS, PIÉTRO.

TRENTACAPELLI.

Bien, voilà du renfort... Mes amis, que viens-je d'apprendre ? l'usurpateur est parmi vous, et vous l'avez accueilli?... Il n'y a qu'un seul moyen de réparer une faute semblable... c'est de l'attaquer au moment où il ne s'y attendra pas... Le voilà ! attention...

(*Le capitaine met ses hommes sous les armes. — Les habitans se groupent autour de lui.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, MURAT, LE CAPITAINE PERNICE, OFFICIERS, SOLDATS.

MURAT, à Pernice.

Les voilà tous rassemblés. (*Marchant au-devant d'eux, il fait quelques pas. — Aux Napolitains :*) Mes amis, me reconnaissez-vous?... (*Morne silence de tout le monde. — Bas à Pernice.*) Capitaine, l'enthousiasme est bien tombé, à ce qu'il paraît ?

PERNICE :

Je vais le ranimer, Sire.... (*Il crie :*) Vive le roi Joachim !

TRENTACAPELLI.

Mort aux traîtres ! mort à l'usurpateur !

TOUS LES HABITANS.

Mort !... mort à Joachim !

PERNICE.

Misérables brigands !

TRENTACAPELLI.

Feu !

(*Les légionnaires, les habitans, intimidés par le courage de Murat, n'osent pas encore obéir.*)

TRENTACAPELLI.

Vous hésitez... Oubliez-vous que celui que vous avez devant les yeux, est condamné par la religion ?

PERNICE, *tire un coup de pistolet à Trentacapelli.*

Tiens, voilà pour t'apprendre à blasphémer !

TRENTACAPELLI.

Vengez-moi !

(*Le combat s'engage.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, LÉGER.

LÉGER, *apercevant Murat.*

Ah !...

(*Le combat continue. — Prêt à être accablé par le nombre, Pernice, blessé, crie :*

PERNICE.

Sire, au nom du ciel, regardez votre barque !

(*Murat court au rivage, cherche à lancer la barque qui l'a amené, mais il s'épuise en vains efforts ; enfin il va réussir, lorsque le peuple l'entoure. — Il est blessé au genou, il tombe et dit :*)

MURAT.

Prenez cette épée, mais épargnez la vie des braves qui m'entourent.

TABLEAU. — *Murat et ses officiers sont arrêtés.*

FIN DU SEPTIÈME TABLEAU.

PERSONNAGES DU HUITIÈME ET NEUVIÈME
TABLEAUX.

MURAT.	L'AVOCAT.
ST.-CHAUMONT, gouverneur de la forteresse de Pizzo.	BALTHAZARD.
STRATTI.	LÉGER.
LE CAPITAINE RAPPORTEUR.	ROSALIE.
	Généraux, officiers, soldats.

HUITIÈME TABLEAU.

LE JUGEMENT (1815).

*Le Théâtre représente une salle du logement du gouverneur , atten-
nante à la prison.*

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE ST.-CHAUMONT, JOSÈPH FASULO, RAPHAEL
SCAFARO, NATALI.

ST.-CHAUMONT, *aux officiers.*

Oui, Messieurs, j'éprouve un véritable regret de m'être fait
naturaliser Napolitain, puisque mon devoir de gouverneur du
Pizzo me force à retenir, dans les fers, celui de qui je tiens,
comme vous, mon grade et mes décorations militaires.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MURAT, LCONZETTA, CAMELLI, ETC.

MURAT, *arrive, conduit par Fasulo. — Il marche difficilement,
appuyé sur le bras du commandant. Tous les officiers émus,
s'inclinent en passant devant eux.*

Vous le voyez, Messieurs, la fortune est changeante. Quelle

que doit être ma destinée, je suis heureux de me trouver encore un moment au milieu des braves qui m'ont accompagné dans nos jours de victoire.

ST.-CHAUMONT.

Prince, je ne pense pas que vous puissiez avoir un moment d'incertitude sur votre sort. Le roi Ferdinand est humain. Dès qu'il connaîtra, et maintenant même, il doit connaître les tristes circonstances qui vous ont poussé sur ce rivage, il s'empressera de vous rendre à votre famille, à l'Autriche.

MURAT.

Nous verrons, gouverneur; nous verrons si vous connaissez bien votre nouveau roi... J'éprouve encore un peu de fatigue, je vais me placer sur cette chaise longue, où ma jambe, un peu froissée, sera plus à l'aise.

ST.-CHAUMONT, à un des officiers.

Faites appeler le chirurgien de la garnison!

L'OFFICIER.

Il vient de sortir; mais si vous désirez, je vais faire amener une bonne sœur de la Miséricorde qui, depuis ce matin, est venue aider à panser tous nos blessés; elle s'obstine à rester, en cas qu'on ait besoin d'elle.

ST.-CHAUMONT.

Amenez-là!

SCENE III.

LES MÊMES, ROSALIE, en sœur de charité.

(Rosalie entre avec l'officier, qui lui désigne Murat, et se retire.
— Rosalie regarde un moment les officiers, et s'approche du roi.)

MURAT.

Ma bonne sœur, je ne crois pas que ma blessure soit bien dangereuse, mais elle me fait souffrir.

ROSALIE.

Nous allons voir. (Elle laisse voir sa figure, et dit à voix basse :) Sire...

MURAT.

Rosalie!

ROSALIE.

Clut!...

MURAT.

J'ai donc encore des amis ?

ROSALIE.

Plus que vous ne pensez, peut-être.

STRATTI, *entrant.*

Une dépêche télégraphique pour monsieur le gouverneur.

ST.-CHAUMONT.

Donnez. (*Il porte les yeux sur la dépêche, semble réfléchir, porte la main sur son front, d'un air soucieux.*) Ces signes ne sont pas assez clairs, pour que je puisse comprendre... (*A l'officier.*) Dites au gardien d'être très-attentif aux signaux, et de les noter avec plus de précision.

ROSALIE, *à Murat.*

La cour doit connaître à présent votre arrestation, pas de doute que ces dépêches ne vous regardent... quoiqu'il arrive, ne vous laissez point abattre... Les montagnards de Montéléone n'ont quittés leurs demeures que pour sauver leur Joachim, leur bon roi, comme ils vous appellent tous.

MURAT.

Il se pourrait!

ROSALIE, *haut.*

Ce n'est rien; avec quelques jours de repos... l'enflûre disparaîtra, et vous pourrez marcher sans danger et sans souffrance. (*Bas.*) Oui, distribués avec les soldats de la garnison, ils s'arrangeront pour occuper cette nuit toutes les avenues qui conduisent à votre logement... Des courriers envoyés dans les différens cantons qui ont gardés de vous un doux souvenir, vont se soulever en votre faveur... Tenez-vous prêt; cette nuit vous serez sauvé!... (*Le gouverneur se retournant.*) Un peu de repos, il vous fera du bien.

MURAT.

Vous voyez que j'obéis à l'ordonnance. Adieu, ma sœur.

(*Il s'étend sur la chaise longue, ou le lit de repos. — Rosalie a fait quelques pas en arrière, elle s'arrête, et le considère avec attendrissement. — Un mouvement s'opère au fond; l'officier entre, et va parler à haute voix.*)

ROSALIE, *d'un signe de main l'arrête.*

Parlez bas... il repose. Respect au repos du captif!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BALTHAZARD.

STRATTI.

Un envoyé de Ferdinand !

(*St.-Chaumont et tout le monde se lèvent. — Balthazard entre.*)

BALTHAZARD, auquel on a montré Murat.

Voici les ordres de la cour, monsieur-le Gouverneur.

(*St.-Chaumont prend les dépêches, brise le cachet. — Tout le monde se regarde avec inquiétude. — Rosalie, qui allait s'éloigner, s'arrête.*)

ROSALIE, à part.

Encore ce Balthazard !... Il suffit de le connaître, pour deviner la nature du message qu'il apporte.

BALTHAZARD.

Monsieur le gouverneur, j'ai l'ordre de ne m'arrêter au Pizzo que le temps d'exécuter la mission que la cour vous confie, et de repartir sur-le-champ.

ST.-CHAUMONT.

Il suffit. (*Aux Officiers.*) Messieurs ! (*Les officiers l'entourent. — Il lit.*) « Le ministère décide que l'ex-roi de Naples sera » jugé sur l'heure, et sans désespérer, par une commission » militaire, comme ennemi public. »

(*Mouvement général.*)

ROSALIE, à part.

Sur l'heure !... Ah ! courons, il serait perdu sans eux !

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, hors ROSALIE.

(*Les officiers font un mouvement, comme pour se séparer.*)

BALTHAZARD.

Un moment, Messieurs, j'ai sur moi la liste des membres désignés... et je crois voir que la convocation ne souffrira pas

de retard. (*Il tire la liste de sa poche, et appelle.*) Joseph Fasulo! adjudant - commandant et chef d'état - major, président. Raphaël Scafaro! chef de la légion de la Calabre Inférieure. Loterco Natali! lieutenant-colonel de la marine royale. Jauvier Louzetto! du corps de génie. Mattucio Camilli, capitaine d'artillerie. François Fraio! lieutenant au 3^e régiment, faisant les fonctions de rapporteur. (*Chaque officier, par un signe, a notifié sa présence.*) Messieurs, vous acceptez?... (*Tous s'inclinent.*) Rendez - vous donc immédiatement dans la chambre du conseil.

ST.-CHAUMONT.

Capitaine Stratti, je vous charge d'apprendre au captif, à son réveil, qu'il est mis en jugement. Je sais qu'il est inutile de vous recommander, dans cette douloureuse mission, tout ce qu'exige la pitié et le respect dus au malheur.

BALTHAZARD, *au gouverneur.*

Vous voyez, Gouverneur, qu'ils n'ont pas vos scrupules; tous les hommes sont partout les mêmes dans leurs intérêts. (*À part.*) Je n'en vois pas beaucoup qui valent mieux que moi.

(*St.-Chaumont lève les mains au ciel, et fait un geste de politesse à Balthazard, qui sort avec lui.*)

SCENE VI.

MURAT, *endormi*, STRATTI, puis après LÉGER.

STRATTI.

Je remercie le roi Ferdinand de ne m'avoir pas désigné pour un de ses juges!... (*Regardant Murat.*) Il s'est endormi plein d'espérance, et sa destinée a changée de face pendant son sommeil.

(*Pendant qu'il considère le roi, Léger, pauvrement vêtu, la tête chauve, et recouverte de quelques cheveux, entr'ouvre la porte, et semble demander permission d'entrer; il fait quelques pas enfin, et s'avance jusqu'à Stratti.*)

STRATTI.

Qui es-tu? que veux-tu?

(89)

LÉGER.

Je ne suis qu'un pauvre ouvrier tailleur ; j'ai été autrefois tailleur de ce prince infortuné ! on m'a permis de le voir.

STRATTI.

Le voilà. (*Léger s'avance vivement.*) Pas de bruit, laissez-le reposer encore... On le juge...

LÉGER.

On le juge !... Ah ! c'est fait de lui !... Mon pauvre maître ! si bon... si noble... ils ne l'épargneront pas... Vous ne savez pas, monsieur l'officier, que depuis le commencement de sa vie... je l'ai accompagné partout... au séminaire... à la caserne... sur le trône... Ils me l'ont bien fait payer, les nouveaux !... On m'a poursuivi pour opinion... moi, mon bon Monsieur. Ils m'ont mis au cachot, j'en suis ressorti pauvre, vieux, et sans espérances... Je n'ai conservé que l'amour que je portais à mon souverain, et qui, malgré toutes les persécutions, ne cessera qu'avec ma vie !

(*Il se jette à genoux, lui baise la main, et le réveille.*)

MURAT, éveillé par le mouvement de Léger.

Ah !

STRATTI.

Malheureux ! pourquoi le réveiller...

MURAT, à Léger, toujours à genoux devant lui.

C'est toi, mon pauvre Léger !... Tu n'es pas heureux... Quand j'aurai rejoint ma femme et mes enfans... je pourrai, je l'espère, venir à ton secours. (*A Stratti.*) Stratti, vous voyez un homme qui m'a connu dès mon plus jeune âge.

STRATTI.

Je le sais, Sire ; mais... combien il m'est pénible de vous détourner de ces doux souvenirs, pour vous annoncer...

MURAT, vivement.

Parlez, Stratti ! je suis prêt à tout entendre !

STRATTI.

Un décret du roi Ferdinand...

MURAT.

L'ordre de me juger !... Ah ! mon cher Stratti, c'en est fait, je suis perdu !...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE CAPITAINE STARACE.

MURAT, *brusquement.*

Que voulez-vous ?

STRATTI, *jetant les yeux sur le papier que lui présente le capitaine.*

Sire, c'est le capitaine Starace, nommé d'office pour remplir les fonctions de votre avocat, auprès de la commission militaire. Il doit défendre Votre Majesté ! et devant quels juges !...

MURAT.

Qui sont-ils ? (*Stratti lui présente le papier.*) Que vois-je ! tous ceux qui tout-à-l'heure... Ils ne sont pas mes juges, ils sont mes sujets ! il ne leur est point permis de juger leur souverain... Roi, je n'ai point d'autres juges que dieu et les peuples. Si l'on me considère comme maréchal de France, un conseil de maréchaux peut seul me juger ; si l'on me regarde comme simple général, un conseil de généraux est nécessaire. (*Rendant le papier à Stratti.*) Un tel tribunal est incompetent, j'aurais honte de me présenter devant lui. Pour que je descende au niveau des juges qui viennent d'être nommés, il faudrait déchirer trop de pages de l'histoire de l'Europe.

STRATTI.

Sire, permettez cependant, je vous supplie, que nous préparions quelques lignes pour votre défense.

MURAT.

Vous ne pouvez pas me sauver la vie, laissez-moi sauver la dignité d'un soldat. Ceux qui composent la commission, je le répète, ne sont point mes juges ; mais mes bourreaux. Monsieur, vous ne parlerez point pour ma défense, je vous l'ordonne.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE RAPPORTEUR.

STRATTI, *le voyant entrer.*

Sire, le capitaine rapporteur...

MURAT , avec ironie amère.

Il vient m'interroger, n'est-ce pas? et, suivant l'usage, me demander mes noms, mon âge, ma patrie?... (*Se retournant brusquement vers le rapporteur.*) Je suis Joachim Napoléon, roi des Deux-Siciles. Partez, Monsieur, je n'ai rien à vous dire... (*Le rapporteur sort.*) Capitaine, il est temps de nous séparer. Je sens le besoin d'être seul... Je vous remercie des soins que vous m'avez donnés... Dans l'état où je me trouve réduit, je ne puis attester ma reconnaissance, qu'en publiant les obligations que je vous ai. Allez, et soyez heureux. (*A Léger qui lui baise la main en pleurant.*) Toi aussi, mon vieux serviteur.

LÉGER.

Ah! mon maître!

MURAT , laisse tomber son mouchoir. — Léger le ramasse et le lui présente.

Non, non, garde-le... Je n'aurai bientôt plus de larmes à essuyer, moi!

LÉGER.

Quoi! Sire, vous permettez?... vous voulez?... Ah! il ne me quittera qu'avec la vie!

MURAT.

Allons, éloigne-toi... Nous nous reverrons encore, va, va.

(*A peine sont-ils sortis, qu'on entend dans l'éloignement :*)

Vengeance! vengeance!

SCÈNE IX.

MURAT , seul.

Ce sont des cris de joie, sans doute. Le Pizzo est dans l'allégresse que lui cause mon infortune. Eh! qu'ai-je donc fait aux Napolitains, pour qu'ils soient mes ennemis? J'ai dépensé pour eux tout ce que j'avais, au détriment de ma famille; tout ce qu'il y a d'utile et de libéral dans leur code est mon ouvrage. J'ai mis l'armée en réputation, et la nation au rang des puissances de l'Europe! j'ai préféré les Napolitains aux Français qui m'ont placé sur le trône... Ah! c'est là ma seule faute! mon véritable crime!

SCÈNE X.

MURAT, SAINT-CHAUMONT, OFFICIERS.

VOIX, *au dehors.*

Justice ! justice !

ST.-CHAUMONT, *aux officiers qui entrent d'un autre côté.*

Que se passe-t-il donc, Messieurs ?

STRATTI, *entrant.*

Monsieur le Gouverneur, l'envoyé du roi Ferdinand vient d'être massacré.

MURAT.

Balthazard !

STRATTI

Des paysans de Montéléone ayant appris qu'il avait apporté le décret d'accusation contre notre prisonnier, ont incendié la maison où il était descendu. Le malheureux a voulu fuir par une fenêtre, ils l'ont reçu sur la pointe de leurs baïonnettes, et, dans ce moment, son corps, tout sanglant, est suspendu à un arbre de l'avenue.

MURAT.

Quelle fin ! elle est digne de sa vie !

ST.-CHAUMONT.

Les misérables !

STRATTI.

Tout annonce qu'ils ne s'arrêteront pas là, et qu'il se disposent à nous attaquer.

VOIX, *au dehors.*

Vengeance ! vengeance !

MURAT.

Ce sont ces braves montagnards qui viennent pour me sauver ! Ces cris, que je croyais poussés par la haine, l'étaient donc pour ma délivrance !

ST.-CHAUMONT, *à un officier.*

Allez, Monsieur, et, s'il est nécessaire, que quelques volées de canon chargé à mitraille nous en délivrent.

MURAT.

Les malheureux ! il est impossible qu'ils réussissent !... Si je

pouvais les arrêter... Mes enfans ! abandonnez-moi, vos jours sont plus précieux que les miens... épargnez-les!... Ils ne m'entendent pas!... Les pièces sont pointées sur eux!... Fuyez ! fuyez !... (*Une décharge a lieu.*) Ah ! ah ! il est trop tard ! ils ont consommé leur généreux sacrifice!

STRATI, *envoyé par Saint-Chaumont, revient.*

Général, les paysans, dispersés par la mitraille, fuient de tous côtés.

MURAT.

Plus d'espoir ! il faut maintenant me préparer à la mort!

(*Entrée d'officiers.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE RAPPORTEUR.

MURAT, *l'apercevant.*

Ah ! voici monsieur le rapporteur... Ça n'a pas été long... (*Tout le monde paraît consterné. — Murat avec le plus grand calme.*) Lisez, monsieur de Saint-Chaumont, lisez, j'écoute.

ST.-CHAUMONT, *lisant.*

« Le conseil militaire, réuni à dix heures du matin, le 13 de
» mars 1815... »

MURAT, *interrompant.*

Ah ! faites-moi grâce des détails... Au fait, monsieur de Saint-Chaumont, au fait !

ST.-CHAUMONT, *avec douleur.*

La mort!... une demi-heure pour vous y préparer.

MURAT, *avec calme.*

Fort bien... je m'y attendais... M'est-il au moins permis d'écrire à ma famille ? (*Saint-Chaumont fait un signe affirmatif. — Murat s'asseyant à une table et écrivant.*) « O ma chère
» Caroline ! ma dernière heure est arrivée... dans quelques
» instans tu n'auras plus d'époux!... Adieu, mon Achille !
» adieu, ma Lætitia ! adieu, mon Lucien ! adieu, ma Louise !
» Montrez-vous au monde digne de moi ! Sachez que ma plus
» grande peine, dans les derniers momens de ma vie, est de

» mourir loin de mes enfans ! Ayez toujours présent à la mémoire votre malheureux père !... » (*Après avoir fini d'écrire, il coupe une mèche de ses cheveux, les enveloppe dans la lettre. — Il tire un cachet de sa poche, et le regardant avec amour.*) Le portrait de ma femme !... Chère Caroline !... (*Il le porte à ses lèvres.*) tu ne me quitteras jamais !... (*Il cache la lettre, et la remet à Saint-Chaumont.*) Qu'elle parvienne à ma femme, et je serai content !... Maintenant, partons !...

FIN DU HUITIÈME TABLEAU.

NEUVIÈME TABLEAU.

L'EXÉCUTION (1815).

Le Théâtre représente une salle basse. — Un peloton de soldats rangés en ligne. — Un fauteuil est apporté, et placé en face du peloton. — Murat paraît suivi d'un officier qui lui indique le fauteuil.



MURAT.

Non, non, un soldat doit mourir debout. . . . (*Il le repousse, se place en face des soldats comme pour mieux recevoir le coup, refuse le bandeau qui lui est offert; il tire le cachet de sa poche, et s'écrie :*) Caroline! . . . (*Puis se retournant vers les soldats, d'une voix assurée :*) Adieu, mes amis! épargnez le visage, visez au cœur.

(*Il commande le feu; les coups partent. — Murat tombe au moment où Rosalie paraît à genoux à la porte du fond.*)

TABLEAU.

FIN DU NEUVIÈME TABLEAU ET DU QUATRIÈME ET DERNIER ACTE.